



BULLETIN SALÉSIEN

Revue mensuelle des Œuvres de Don Bosco

Lyon, 26, Place Bellecour. — Turin, 32, Rue Cottolengo. — Liège, Rue des Wallons.

Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu

(PIE IX).

R: doublez de force et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

OREMUS PRO PONTIFICE NOSTRO LEONE

Dominus conservet eum, et vivificet eum, et beatum faciat eum in terra, et non tradat eum in animam inimicorum ejus.

PRIONS POUR NOTRE PONTIFE LÉON XIII

Que Dieu le conserve, qu'il lui donne la vie, qu'il le rende heureux sur la terre et ne le livre pas entre les mains de ses ennemis.

XXIV^e ANNÉE — N^o 273 — MARS 1902.

SOMMAIRE: A LÉON XIII. — SENTIMENTS de Don Bosco sur le Pape. — DON BOSCO et l'éducation (2^e partie, VI). — LE REPRÉSENTANT du Successeur de Don Bosco en Amérique (suite). — LA PREMIÈRE EXPOSITION des Ecoles d'Arts et métiers et des Colonies agricoles salésiennes (suite). — CHRONIQUE SALÉSIENNE: Tunisie, Palestine, Suisse, Italie, Argentine, Bolivie. — NOUVELLES DES MISSIONS DE DON BOSCO: Palestine, Patagonie méridionale, Équateur. — A TRAVERS LES RELATIONS DE NOS MISSIONNAIRES: Argentine, Équateur. — Vie de Mgr Lasagna (suite). — Livres et revues. — Coopérateurs défunts.

A SA SAINTÉTÉ LE PAPE
Léon XIII

HEUREUSEMENT RÉGNANT

AU CHEF DE L'ÉGLISE UNIVERSELLE

A L'OCCASION DE LA 25^e ANNÉE DE SON PONTIFICAT

L'EXPRESSION

du dévoué, sincère et filial attachement

DE TOUS LES ENFANTS DE DON BOSCO

SENTIMENTS DE DON BOSCO

sur le Pape

DON Bosco eut toujours le Pape comme premier sujet de ses pensées, et il l'aima toujours comme la prunelle de ses yeux. Aimé et estimé de Pie IX qui le bénit si souvent au Vatican, aimé et vénéré de Léon XIII qui lui renouvela la bénédiction apostolique, Don Bosco, en tout ce qu'il fit, en tout ce qu'il écrivit, visa toujours à se conduire d'autant plus fidèlement, qu'il était plus avant dans l'amour du Vicaire de JÉSUS-CHRIST. »

Telles sont les consolantes paroles que S. Ém. le Cardinal Alimonda, archevêque de Turin, prononçait sur la tombe de notre inoubliable Père Don Bosco. Quel plus bel et plus véridique éloge pouvait-on faire de lui ? Nous disons plus vrai car, autant que nous sommes qui avons connu Don Bosco, tous nous savons combien l'amour du Pape fut en lui comme de naissance. Nous savons comment ses paroles, ses actes, sa vie tout entière, sont restés un témoignage vif et durable de son dévouement, de son attachement au Vicaire de JÉSUS-CHRIST, monument immortel de cette *romanité*, pour employer la parole de Tertullien, *romanité*, dont dérive, au dire de l'illustre apologiste, le salut pour tous : *Romanitas omni salus*. Les vies des Papes des trois premiers siècles, depuis saint Pierre jusqu'à saint Melchiade, que Don Bosco nous racontait, chaque jour de fête, avec une parole aussi simple, aussi attrayante, en même temps, et qu'il publia ensuite de 1856 à 1865 ; l'Histoire ecclésiastique et l'Histoire d'Italie pour le peuple et la jeunesse ; les nombreuses œuvres apolo-gétiques, publiées par lui au milieu d'occupations si variées ; l'Église monumen-

tales du Sacré-Cœur de JÉSUS qu'il érigea à Rome par obéissance au Pape, au milieu de tant de fatigues, de douleurs et de difficultés, sont là pour prouver combien fut vif en lui, combien puissant, son amour au Vicaire de JÉSUS-CHRIST.

Et il avait bien raison, puisque le Pape est le père universel de la chrétienté, le chef-d'œuvre des mains de JÉSUS-CHRIST Dieu et homme, l'essence vive et culminante d'une religion divine, le rayon de miel découlant de la bouche du lion, destiné par la divine Providence à reconforter les âmes dans les amertumes de la vie et à les ragaillardir dans la conquête du royaume des cieux. « Oh ! non, s'écriait un jour Lacordaire, quand même mon intelligence ne serait pas ainsi illuminée par les rayons de la grâce, non, je ne laisserais pas cependant de baiser, avec humble révérence, les pieds de cet homme qui, dans une chair fragile et dans une âme soumise à toutes les tentations, sut maintenir intacte la dignité du genre humain et faire prévaloir, dans le cours des siècles, la puissance de l'esprit sur la matérialité de la force. » Tel est le Pape. Or, pourrions-nous, nous, Fils de Don Bosco, dans une circonstance aussi solennelle qu'est celle qui se présente à nous à l'occasion de la vingt-cinquième année du Pontificat de Léon XIII, rester inactifs ?

Non, jamais ! Quand, en 1887, tout le monde était en mouvement pour célébrer le Jubilé sacerdotal de Léon XIII, qui tombait le 23 décembre de cette année, Don Bosco, bien que déjà malade et sur le point d'achever sa carrière mortelle, voulut aussi y concourir avec ses Fils. En est témoin la splendide œuvre artis-

tique intitulée: *La philosophie, l'histoire et les lettres dans le concept de Léon XIII*, qui, offerte au Pape comme hommage des Salésiens, de leurs élèves et de leurs Coopérateurs, et honorée par lui des plus précieux éloges, que nous n'oublierons jamais, fit belle figure à l'Exposition vaticane de l'année suivante. Honorée d'une médaille d'or à la dite Exposition, et d'autres récompenses semblables à l'Exposition italienne de Londres, à celles de Bruxelles, de Barcelone, de Cologne et d'Édimbourg, cette œuvre, bien plus qu'un monument d'art, restera toujours chère à notre cœur de croyants, comme témoignage d'affection et de dévouement au représentant de JÉSUS-CHRIST sur cette terre.

Que dirons-nous ensuite de ces bonnes et précieuses paroles que lui-même, notre bon Père, peu de mois avant sa mort, voulut écrire de sa propre main sur l'album à présenter au Pontife? « Ce que je puis cependant faire, disait notre cher Père, c'est confesser, comme je le confesse hautement, que je fais miens tous les sentiments de foi, d'estime, de respect, de vénération, d'amour inaltérable de saint François de Sales envers le Souverain Pontife, sentiments que j'entends devoir rester durables dans le cœur de mes fils spirituels. »

Nous devons même faire plus. Tout le monde sait que, lorsqu'en 1849 Pie IX se trouvait en exil à Gaète, les jeunes gens de l'Oratoire de Saint-François de Sales à Turin concouraient, eux aussi, bien que pauvres, par leur modeste offrande, à l'œuvre du Denier de Saint-Pierre, fondée à cette époque, offrande que vinrent recevoir personnellement, le 25 mars de cette même année, deux insignes membres du Comité promoteur, le marquis de Cavour et le chanoine Valinotti, offrande qui, parvenue à Pie IX accompagnée d'expressions simples et naïves, émut jusqu'aux larmes le cœur du Pontife éprouvé, tellement qu'il voulut montrer son cœur affectueux et pa-

ternel dans une lettre, adressée en son nom à Don Bosco, lettre qui restera toujours comme la chose la plus chère et la plus précieuse dans l'histoire de la Société salésienne.

Imitons donc en cette circonstance l'exemple de Don Bosco, c'est-à-dire faisons en sorte que les jeunes gens et les jeunes filles de nos Instituts, répandus maintenant par tout le monde, concourent par leur obole, quelque faible soit-elle, à témoigner d'une manière positive leur dévouement, leur amour au Souverain Pontife. Nous le disons maintenant et le répéterons encore, sûrs de faire une chose agréable au Pontife, sainte et salutaire en même temps, car donner au Pape c'est donner à Dieu, puisque pour un catholique le Pape est le représentant de JÉSUS-CHRIST, le Père spirituel des âmes, le Noé du Nouveau Testament, le grand nautonnier de la barque de JÉSUS-CHRIST, le Pasteur de l'Église qui nous guide, l'introducteur au royaume des Cieux. Or pourquoi ne devrions-nous pas lui témoigner toute notre affection, notre pleine et entière reconnaissance? « Les temps sont malheureux, écrivait Don Bosco dès l'année 1856, et combien plus devons-nous le répéter aujourd'hui, les temps sont très malheureux pour notre sainte Religion, les ennemis du catholicisme dépensent de grandes sommes d'argent, entreprennent de longs voyages, supportent de grandes fatigues pour répandre des livres immoraux et contraires à la Religion, et nous pour sauver les âmes, ne nous donnerons-nous pas au moins ces sollicitudes que d'autres se donnent avec tant d'ardeur pour les conduire à la perdition? » Et il concluait: « Que Dieu miséricordieux répande dans tous les cœurs le vif désir du salut des âmes et nous aide à nous maintenir constants dans la foi de Pierre, qui est celle du Christ, et marcher ainsi dans cette voie sûre qui nous conduit au Ciel. »



Don Bosco et l'éducation*

DEUXIÈME PARTIE

Formation religieuse et morale

VI

La Sainte Communion

Rien de touchant, comme les prières qu'on récite chaque dimanche, avant et après la communion, dans les maisons salésiennes.

Rien d'édifiant, chaque jour, à la messe de communauté, comme le moment de la communion. On sent comme JÉSUS est là, qu'Il est connu, aimé, honoré, et qu'Il vient bénir ses enfants.

« Je comprends, disait un jour certain prêtre éducateur, que des enfants, qui communient fréquemment, se sanctifient; mais ce que je comprends moins, c'est le moyen de leur faire aimer et recevoir ainsi la communion. »

Ce secret a été celui de Don Bosco, et il l'a confié à sa famille religieuse. Dans sa jeunesse, il avait connu les pratiques jansénistes et en avait souffert, car au grand séminaire de Chiéri, où il se prépara au sacerdoce, on ne pouvait pas communier en dehors du dimanche et des fêtes. Plus tard, formé à l'école de l'éminent professeur de casuistique Don Cafasso, il comprit que l'Eucharistie est le pain de l'âme et que les enfants comme les grandes personnes ont un droit strict à cet aliment divin.

Mais, comment faire aimer et désirer la sainte communion aux enfants? — Par l'enseignement, l'exemple, en leur donnant toute facilité de se confesser, de s'approcher de la sainte table; par la communion elle-même.

*
**

D'abord, par l'enseignement. *Ignoti nulla cupido*. On ne désire pas ce qu'on ne connaît pas; c'est un axiome de philosophie et de bon sens. Par contre, l'amour suit la connaissance. Parlez de l'Eucharistie, dites sa nature exacte, son excellence, les effets qu'elle pro-

(*) Voir *Bulletin salésien* février 1901 et suivants, janvier 1902.

duit; faites lire quelque traité sur ce sujet, et vous ne tarderez pas à voir que votre enseignement porte ses fruits. Dans son ouvrage sur les fonctions d'un catéchiste salésien, Don Trione, qui exerça longtemps cette charge à l'Oratoire de Turin, dit ces paroles: « Quand je vois baisser le zèle de nos enfants pour s'approcher du banquet eucharistique, je fais lire après la messe le traité de Mgr de Ségur sur la sainte communion, et immédiatement la ferveur se ranime. » On pourrait en dire autant d'un autre opuscule du même auteur, intitulé: *Conseils pratiques aux enfants sur la sainte communion*. On y trouve des passages comme ceux-ci: « La communion, mon cher enfant, c'est la nourriture de ta chère petite âme, sa force, sa santé, sa vigueur, sa beauté, sa joie, son pur bonheur. Si le baptême nous donne la vie, la communion entretient et fortifie cette vie. Il faut communier sous peine de mort spirituelle et éternelle; il faut communier pour que JÉSUS demeure en nous et nous en Lui. » Et ailleurs: « Après avoir communiqué, reste quelque temps à genoux, bien recueilli auprès de ton Sauveur. O mon enfant, que tu es grand et divin en ce moment. Tu portes en ton âme et en ton corps le Seigneur des anges et des archanges. Ta chair est le ciboire de JÉSUS-CHRIST, et le Roi du Ciel vient y déposer le germe de la résurrection... Ton âme est toute embaumée, toute pénétrée de JÉSUS, comme du coton trempé dans un délicieux parfum... Oh! que la Sainte Vierge t'aime alors! Tu es vraiment son fils, son second JÉSUS. »

« Écoutez, dit Don Bosco dans *La Jeunesse instruite*, comment JÉSUS nous invite à la sainte table: « Si vous ne mangez ma chair, dit-Il, et ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie éternelle. Celui, qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui; car ma chair est vraiment une

nourriture et mon sang est véritablement un breuvage.» (Saint Jean, chap. VI.)

* * *

Avec l'enseignement, l'exemple. *Verba movent, exempla trahunt*. Les paroles touchent, dit le proverbe, mais les exemples entraînent. Dans les maisons salésiennes, l'exemple est donné d'abord par le prêtre célébrant, par le recueillement et la piété avec lesquels il offre le saint sacrifice. Notre Règle ne dit-elle pas que le prêtre salésien devra se distinguer entre tous par sa modestie et sa ferveur au saint autel ?

L'exemple vient ensuite des clercs, professeurs ou surveillants, et même des coadjuteurs contremaitres, qui communient chaque jour ou presque chaque jour. Il est donné également par les Associations pieuses, surtout par celle du Très Saint Sacrement, dont les membres communient tous, plusieurs fois la semaine, et même quelques-uns, tous les jours.

L'exemple est encore donné par le petit clergé qui fait les cérémonies et exécute le chant liturgique avec la piété des anges, si bien que M. le curé de Saint-Joseph de Marseille appelait la maîtrise salésienne, *la troupe angélique*.

Enfin, l'exemple vient de certains enfants privilégiés, véritables saints Louis de Gonzague, qui semblent n'avoir pas péché en Adam, comme on le disait de saint Bonaventure, et que les confesseurs admettent à la communion quotidienne, dès l'âge de onze ou douze ans.

* * *

D'ailleurs, toute facilité est donnée aux enfants des maisons salésiennes, soit pour se confesser, soit pour communier.

Quand Don Bosco était seul prêtre au milieu de ses patronnés du dimanche, il confessait toujours avant la messe, qui parfois se trouvait fort retardée. Mais, dès qu'il fut aidé par quelque prêtre, on installa le confessionnal en permanence durant la sainte messe et l'on peut dire qu'il était littéralement assiégé jusqu'à la communion, et même après, de sorte qu'il fallait, la messe terminée, donner une seconde fois la sainte communion. Cet usage de confesser pendant la messe et de donner deux fois la communion s'est conservé dans les maisons salésiennes.

Même facilité pour s'approcher de la sainte table. En semaine, le petit apprenti communie avec ses vêtements ordinaires, et le jeune écolier avec le tablier qu'il porte en étude. On voit d'ici la différence avec certains établissements où l'on doit toujours prendre ses habits de fête pour communier, au grand déplaisir des lingers, et surtout des lingères, qui peuvent ainsi couper les vivres aux jeunes pensionnaires et entraver la liberté des âmes. Assurément, les intentions sont louables : il s'agit de témoigner son respect pour l'Eucharistie, mais qui ne voit combien est diminuée la facilité de faire la communion fréquente. Ajoutez à cela, qu'il faut s'être confessé, la veille, à un confesseur, qui n'est pas toujours chez lui. Bienheureux encore, lorsqu'on n'établait pas des barrières, pour empêcher aux enfants l'accès de la table sainte, en dehors de certains jours déterminés, qui n'arrivent que de loin en loin. C'est ainsi que Notre-Seigneur dit : « Laissez venir à moi les petits enfants », et que ses Apôtres continuent à les éloigner.

Évidemment, Mgr de Ségur avait en vue ces divers obstacles, quand il écrivait : « Mon enfant, pour l'amour du bon Dieu, et de ton âme, n'écoute pas ceux qui te voudraient détourner de la communion fréquente ; avec de bonnes intentions, je n'en doute pas, ils plaident contre JÉSUS et contre toi la cause du diable. Ils ne savent pas le mal qu'ils font et surtout le bien qu'ils empêchent. Sur cent enfants qui perdent la grâce de Dieu et sur cent jeunes gens qu'entraîne le torrent du monde et du vice, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui se seraient certainement et facilement sauvés, s'ils eussent eu le courage de communier souvent et régulièrement. » (Opuscules, page 40.)

Voici, dans *la Jeunesse instruite*, la pensée de Don Bosco sur la communion fréquente, et les règles qu'il donne à ce sujet : « JÉSUS-CHRIST, dit-il, ayant institué le sacrement de l'Eucharistie pour le bien de nos âmes, désire que nous nous en approchions, non seulement quelquefois, mais très souvent.... La Sainte Vierge et les chrétiens des premiers temps allaient chaque jour entendre la parole de Dieu et faisaient la sainte communion. C'est dans ce sacrement que les martyrs puisaient leur force, les vierges leur ferveur, les saints leur courage. « Si nous demandons

chaque jour le pain corporel, dit saint Augustin, pourquoi ne nous efforcerions-nous pas aussi de nous nourrir du pain spirituel de la sainte communion? » Saint Philippe de Néri encourageait les chrétiens à se confesser tous les huit jours et à communier plus souvent encore suivant l'avis de leur Père spirituel. Enfin la sainte Église, assemblée au concile de Trente, déclare en ces termes son vif désir de la communion fréquente: « Il serait désirable, dit-elle, que tout fidèle se maintint assez pur pour communier chaque fois qu'il assiste à la messe. »

Comme on le voit, Don Bosco exhorte ses enfants à la confession hebdomadaire, à la communion fréquente et même quotidienne, selon l'avis du confesseur. Or, je le demande, quel est aujourd'hui le théologien catholique qui oserait censurer cet enseignement?

* * *

Mais le grand attrait de la communion fréquente vient de la communion elle-même, de sa douceur, de ses fruits.

L'Église ne dit-elle pas que le Pain du Ciel renferme toute espèce de délectation? *Omne delectamentum in se habentem.* « Pourquoi cela, ajoute saint Thomas d'Aquin? Parce que dans l'Eucharistie nous goûtons la douceur à la source même de toute douceur: *Spiritualis dulcedo in suo fonte gustatur.* » Saint Bonaventure fait dire à JÉSUS-CHRIST: « O âme, n'as-tu pas connu par expérience, en me recevant, que tu goûtais le miel avec le rayon qui le renferme, la douceur de ma divinité jointe à mon corps et à mon sang? » — « O très doux Seigneur, s'écrie l'auteur de l'Imitation, qu'elles sont grandes les délices de l'âme pieuse que vous daignez admettre à votre divin banquet! »

Or, ces délices de la table sainte sont surtout expérimentées par les enfants, car JÉSUS les traite en enfants, et pour eux le pain des forts se change en lait savoureux. Qui dira la libéralité et la tendresse du divin Maître, quand nous Lui présentons des âmes innocentes qui apportent à la communion la pureté de leur baptême, Lui qui fait tuer le veau gras pour le retour de l'enfant prodigue? Aussi, l'expérience l'atteste, plus l'enfant chrétien communique jeune et chaste, plus il revient facilement à la table sainte. C'est en vertu du même principe, qu'il est plus facile

de faire communier nos enfants tous les mois que tous les ans, tous les huit jours que tous les mois, et que, plus la communion est fréquente et fervente, plus elle est douce et facile, car elle est pour l'âme un avant-goût du bonheur éternel.

* * *

Quant aux fruits de la communion pour les enfants, voici comment en parle Mgr de Ségur: « Bienheureux, dit-il, les enfants qui se mettent en état de s'approcher fréquemment de la sainte table. Notre-Seigneur se charge lui-même de l'éducation spirituelle de ces chères petites âmes. Il façonne peu à peu à son image et à sa ressemblance les enfants chéris qui Lui donnent ainsi les prémices de leur vie. Il les forme à la piété, à la prière, à la vraie vie chrétienne: Il leur donne le goût des choses divines.

« Mon enfant bien-aimé, que l'amour de ton Sauveur trouve en toi, chaque jour de ta vie, une pleine correspondance! Si tu persévères jusqu'à la fin dans la pratique de la communion pieuse et fréquente, je te promets une bonne vie et une bonne mort, un jugement doux et favorable et une glorieuse couronne dans l'éternité. »

Et le saint évêque termine son opuscule par cette invocation toute salésienne:

« O sainte et douce Vierge Marie, faites, je vous en prie, que tous les enfants, qui liront ces quelques pages, aiment tendrement, aiment toute leur vie votre cher Fils JÉSUS, Notre-Seigneur! Donnez-lui de l'attrait pour la sainte communion et faites qu'ils reçoivent dignement, régulièrement et souvent, JÉSUS, le Dieu de l'Eucharistie, le Trésor des chrétiens, le Roi des Anges, le Pain sacré de la Vie éternelle! »

Puissent tous les prêtres catholiques comprendre et mettre en pratique l'enseignement eucharistique de l'éducateur italien et de l'écrivain français! On verrait bientôt dans l'Église un nouvel épanouissement de sainteté, « car, dit encore Mgr de Ségur, si l'âme de l'enfant est une terre fertile, la communion est le soleil qui l'échauffe, la féconde et lui fait porter des fruits de vie éternelle. »



LE REPRÉSENTANT DU SUCCESSEUR DE DON BOSCO en Amérique

Extraits des lettres de D. Gusmano (Suite) *

L'apôtre des Indiens

Il me resterait aussi à parler de l'instrument principal dont la divine Providence a voulu se servir pour opérer tout ce bien, de cet homme extraordinaire qu'est Mgr Fagnano... Qui peut dire combien de fois dans le cours de ces vingt-cinq ans de mission il a exposé sa vie pour le bien des âmes?... Que de privations il a supportées! Le froid, le chaud, la faim, la soif, la prison, les naufrages, il a tout éprouvé; il s'est trouvé dans les situations les plus extraordinaires, il a rempli les offices les plus rebutants avec une admirable charité. Il n'a jamais reculé devant le danger, et partout où l'obéissance et le salut des âmes l'ont appelé, il y est couru. L'Argentine, la Patagonie, la Terre de Feu, le Chili, le Pérou se rappellent les fatigues de cet infatigable apôtre.... Que de confidences il m'a faites pendant notre séjour forcé dans la grande île.... mais, défense d'en parler. Heureusement que l'obéissance lui a fait consigner par écrit tout ce qui lui est arrivé!...

A bord du *Ladario*, 22 avril 1901.

Notre long séjour dans la Terre de Feu nous a démolé tout notre itinéraire, et en ne nous laissant arriver que le 22 mars à Montevideo, il nous a procuré le plaisir d'apprendre que le seul bateau, qui fait le service jusqu'à Cuyaba, était parti depuis cinq jours. C'est là que nous reçûmes la triste nouvelle de la mort de Don Belmonte. Grande fut la douleur de Don Albéra qui perd en lui un ami, un compagnon et un confrère aimé. Nous prions pour lui, mais aussi pour Don Rua, car celui qui meurt reçoit sa récompense, tandis que celui qui reste continue la lutte et le combat....

Don Albéra voulut utiliser par une visite à Mercédès Oriental le temps que nous avions à passer, en attendant le bateau pour Cuyaba. Les Salésiens ont là un florissant établissement, mais ce n'est pas tout; leur action est loin d'y être circonscrite: elle s'étend partout où le besoin la réclame, et ces besoins sont grands, dans un pays où les prêtres sont clairsemés. Des populations entières restent avec le seul désir de pouvoir faire leurs pratiques de dévotion; aussi l'on peut dire qu'ici tout prêtre est curé....

De Mercédès, nous nous rendons à Paysandu, pour répondre aux instances de Don Guerra qui voulait avoir Don Albéra pendant la semaine sainte. Les cérémonies des jours saints sont très solennelles et très profitables pour tous; mais ici, à Paysandu, la semaine sainte est tout à fait imposante et grandiose. Quelques mots d'abord de la ville.

Paysandu, situé sur la rive gauche de l'Uruguay, à quarante lieues environ de la capitale, s'élève sur une pente douce et regarde à l'ouest l'extrémité d'un groupe de collines qui partent du fleuve et se continuent jusqu'au centre du pays. Les rues y sont presque toujours droites et régulières, le sol plat facilite le transit par toute la ville. Le fleuve Uruguay, long de 1400 kilomètres, large de 10 en quelques endroits, est beau à voir à cause des 500 îles qui s'élèvent çà et là et divertissent le voyageur. C'est la route naturelle pour l'intérieur du pays, et Paysandu est après Montevideo, le premier port de la république. Des bateaux de toutes les nations s'y arrêtent. Le *Triton* et le *Paris*, sur lesquels nous avons voyagé, mesurent l'un 92 mètres et l'autre 80. Le commerce de laine, de cuir et de conserves de viande donne une grande vie à ce peuple. On compte par milliers les animaux qui sont tués chaque année dans les diverses *Saladeros* (fabriques de conserves). La population est de formation récente et n'a rien de remarquable.

(*) Voir *Bulletin salésien* décembre 1900, mai, juin, septembre, octobre et décembre 1901, janvier et février 1902.

L'église est l'édifice le plus important, non pas, parce qu'elle est belle en elle-même, mais parce que, dans sa médiocrité, elle n'a pas de rivales. Placée au sommet de la pente, elle a la forme d'une croix latine, longue de 50 mètres et large de 18, dont les trois nefs très étroites, sont séparées par d'énormes piliers, qui empêchent de voir l'autel. On dirait plutôt une forteresse, et elle en servit en effet plus d'une fois, surtout en 1846 et en 1865. On y voit encore aujourd'hui les traces du dernier bombardement, qui valut à Paysandu, pour la forte résistance de ses habitants, le nom de cité héroïque.

Quand les premiers Salésiens arrivèrent à Paysandu, au mois de mars 1881, la ville ne comptait que 12,000 habitants, avec la seule paroisse de Notre-Dame du Rosaire. Aujourd'hui il y a deux paroisses; on y constate un véritable réveil religieux et la population est beaucoup augmentée....

La religion, plus qu'ailleurs, y est absolument nécessaire, pour maintenir et resserrer les liens de la famille chez ceux qui, civilisés, veulent introduire la civilisation là où elle n'a pas encore fait resplendir sa lueur vivifiante, cette vraie civilisation qui croît seulement à l'ombre de la croix, se dessèche et meurt quand elle n'en est plus protégée. Certes l'idée du missionnaire serait vaine sans celle de Dieu qui juge, récompense ou punit, aime et oblige d'aimer. Le sauvage restera toujours sauvage, s'il n'accepte de l'homme civilisé que le fusil pour tuer son ennemi, ou l'alcool pour se tuer lui-même. Avec les puissants moyens que fournit la religion, on a pu faire beaucoup de bien à Paysandu, et Don Albéra a pu le constater de ses yeux.

Pendant la semaine sainte, nos deux églises étaient littéralement comblées. Don Albéra assistait aux offices, tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre. Le jeudi saint, dans l'église du Rosaire, il ne cessa pas, pendant plus d'une demi-heure, de distribuer la sainte communion; il y avait en effet plusieurs jours qu'on entendait les confessions. Nous-mêmes, nous avons dû nous mettre à la disposition des fidèles, et rester quelquefois sept heures de suite au confessionnal. Depuis vingt ans, les Salésiens sont les seuls prêtres qui s'occupent de la ville de Paysandu et de son hôpital. Il est facile de s'imaginer le travail qu'ils ont avec une paroisse si étendue que, quelque-

fois, ils sont forcés de voyager des journées entières pour consoler un seul malade. De temps en temps ils vont dans la campagne, baptiser, confesser et bénir les mariages. Le jour de Pâques, Don Albéra m'envoya dans un village situé à plusieurs heures de Paysandu, pour célébrer la sainte messe. J'y allai à cheval, et bien qu'il plût, la petite chapelle se remplit promptement; j'entendis les confessions, distribuai la sainte communion et administrai plusieurs baptêmes que, faute de temps, je dus faire en même temps.



Mgr Fagnano,
Préfet apostolique de la Terre de Feu.

Pour moi, la plus belle preuve du travail fécond des Salésiens à Paysandu est le réveil religieux et la floraison des vocations ecclésiastiques et religieuses.

Les Filles de Marie Auxiliatrice y ont aussi ouvert un établissement prospère avec Patronage et font pour les fillettes ce que font les Salésiens pour les garçons....

Dans quelques heures nous serons à Corrientes; notre vapeur s'y arrêtera pour y débarquer des passagers. Je pense profiter de l'occasion pour expédier ma lettre. Je vous enverrai d'autres nouvelles du Matto Grosso, où nous n'arriverons pas avant 22 ou 24 jours de navigation. Au bon plaisir de Dieu!

La première Exposition

des Écoles d'arts et métiers et des Colonies agricoles salésiennes *

Dans la cinquième section, *Menuisiers*, sont représentées les maisons de Saint-Bénigne, Turin, Novare. Un meuble à trois corps, bien dessiné, avec les parties de sculpture bien comprises, divers meubles de chambre avec

leur mobilier de chambre de bonne facture, élégant dans son ensemble et pour une table, style Louis XV, d'exécution soignée, quoique un peu lourde.

* * *

Les *Forgerons*, dans la sixième section, sont seulement représentés par Saint-Bénigne, Turin et Saint-Pierre d'Arêna. Il y a deux grilles de très bonne construction de Saint-Bénigne. La plus petite est scrupuleusement soignée et d'un bon dessin, quoiqu'elle ait différentes formes de style dans les parties d'ornement.

Correction de dessin et exécution passable pour les travaux des autres maisons.

* * *

La septième section, *agriculture*, présente peu de matériel, tandis qu'elle aurait dû être une des plus riches et des plus intéressantes, si les colonies déjà anciennes de l'Asie et de l'Amérique y avaient apporté leur tribut, si la France s'y était fait représenter autrement que par un médaillier, et si, surtout, Ivrea, pour la partie pratique de l'amélioration des terrains pierreux et stériles, et Parme, pour la partie théorique d'une propagande active de nouvelles idées agraires, y avaient participé, au moins par des tableaux démonstratifs du travail accompli en peu de temps. Le Jury s'est donc vu condamné à ne parler que de la colonie de Canelli (Italie) et de celle de Gérone (Espagne).

Canelli se distingue non seulement par l'excellence de ses vins à type constant, mais aussi par ses progrès continuels, au point que les produits de ces trois dernières années surpassent d'environ des deux tiers ceux des trois premières années. La colonie de Gérone, fondée en 1891, est remarquable par ses travaux d'endiguement et de canalisation, par le grand nombre de machines agricoles et par les résultats, vraiment surprenants, obtenus



Exposition de Plastique de l'Oratoire.

ornementation appropriée, mais surtout des portes d'église, style roman, bien conçues pour le dessin et excellemment traitées pour la sculpture, mettent aussi dans cette section au premier rang les ateliers de Saint-Bénigne. Les suivent immédiatement ceux de Turin pour

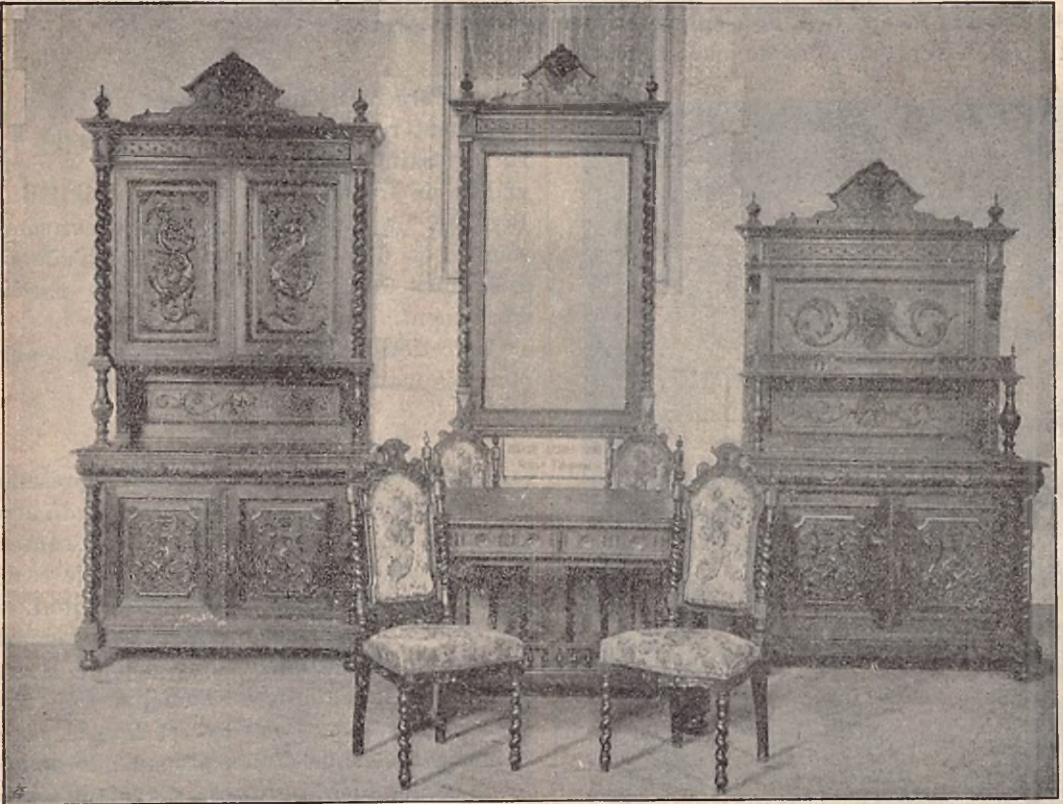
(*) Voir *Bulletin salésien*, novembre et décembre 1901, février 1902.

par l'application du système Solari. Le terrain qui, avec l'ancien système de culture, donnait à peine neuf quintaux de blé par hectare, est allé peu à peu en augmentant son rendement, jusqu'à atteindre quarante-quatre quintaux. D'aussi beaux résultats sont confirmés par deux diplômes de première classe accordés à la colonie de Gérone par le gouvernement espagnol.

* * *
Dans la huitième section, *Cours profession-*

nement choisis. Légnago a peu de travaux, mais ils sont dessinés avec beaucoup de soin. Dans les autres cours on désirerait beaucoup plus de sûreté dans le clair obscur.

* * *
L'avant-dernière section comprend les *Écoles de plastique et de sculpture sur bois*, où figurent celles de Turin, de Saint-Bénigne et de Milan. Nous signalons ici avec satisfaction l'école de l'Oratoire de Turin qui, dans la disposition de ses travaux de plastique et de sculpture,



Exposition des ateliers de menuiserie de l'Oratoire de Turin.

nels de dessin, figurent les maisons de Turin, de Liège, de Puebla (Mexique), de Légnago (Italie), Saint-Bénigne, Milan et Barcelone. L'école de l'Oratoire de Turin a des modèles choisis avec bon goût, exécution excellente, contours assurés et bien compris qui, malgré un peu de dureté dans la technique, conservent l'élégance des formes. Liège est une école très développée et riche en travaux. Les élèves de Puebla, dans le peu de travaux présentés, montrent une grande aptitude, bien que les modèles ne soient pas très heu-

prouve avoir tenu compte des sages règles établies pour l'exposition salésienne par son président. La classification raisonnée des travaux et des éléments mêmes dont un travail se compose, suivant les cours des élèves qui les ont accomplis, la possibilité d'en juger la bonne exécution, chaque travail étant accompagné de son propre dessin, enfin la variété dans le genre et le style rendent très pratique et assez intéressante l'exposition de cette école. Des premiers essais de plastique élémentaire, un peu durs et incertains, défaut

dérivant du reste de la nécessité de devoir initier en même temps les enfants à la plastique et au dessin, on arrive, degré par degré, à des compositions de sujets plastiques si variés, si pratiques et si bien traités, qu'ils font ressortir facilement l'excellente méthode d'enseignement, qui se remarque encore mieux



Saint Michel
Sculpture de l'école de Turin.

dans la classe de sculpture sur bois. Là, en passant par les esquisses, les dessins, les gabarits, les modèles de terre et de plâtre, les ébauches, on arrive à l'exécution en bois, et l'on va ainsi des premiers essais de sculpture jusqu'aux beaux travaux artistiques de différents styles. On remarque surtout une belle

pyramide porte-bouteilles, toute en noyer sculpté, remarquable par le concept hardi, la composition harmonieuse, la construction heureuse et solide, surmontant des difficultés sérieuses, mais surtout par le travail minutieux, nous pourrions même dire excessif, de quelques particularités de la décoration ornementale et du bas-relief de la base avec petits amours d'une délicatesse vraiment gracieuse. Cette pyramide, exécutée pour la maison Chazalettes de Turin, a figuré à l'exposition universelle de Paris. D'autres preuves de l'habileté des braves artistes de l'Oratoire sont: un petit temple circulaire, de style classique, ordre composite, aux lignes pures et aux justes proportions des parties, une chaire, plusieurs fauteuils, un tabouret, un candélabre simple et original en pur style lombard, enfin une corniche de style baroque, traitée avec beaucoup de désinvolture.

* * *

Dans la dixième et dernière section, figurent, *HORS CONCOURS*, quelques travaux de *statuaire, plastique et céramique*, des maisons de Turin, Barcelone, Saint-Bénigne et Milan.

L'Oratoire de Saint-François de Sales a une statue de Notre-Dame Auxiliatrice, de bon ensemble et d'un caractère assez religieux, traitée d'une manière large et facile, décorée et coloriée avec goût au point de figurer à s'y méprendre dans l'étoffe les variations des demi-teintes de la soie. Ont été exécutés avec la même facilité, un Christ, chairs naturelles, et un Saint-Michel.

Le Saint-Joseph avec enfant de Saint-Bénigne, à la pose bien choisie, au drapé artistique et à effet, quoique un peu raide dans les plis, fait voir l'âme d'un artiste habile et ardent. De la même école sont: un bas-relief représentant la guérison du boiteux et quatre figures allégoriques, remarquables par la noblesse de la composition, par les attitudes justes et les figures bien dessinées avec caractères propres; la technique est heureuse et employée avec sûreté. Une composition originale et des trouvailles à effet font bien remarquer les cartons de Piana. La plastique de Saint-Bénigne a aussi plusieurs bas-reliefs d'ornement, chimères et figurines, touchés avec goût et maîtrise.



CHRONIQUE SALÉSIENNE

TUNISIE

« Une série de fêtes, ainsi s'exprime *Le Promeneur de Tunis*, du 17 décembre 1901, vient d'avoir lieu à la paroisse du Rosaire, autrefois Sainte-Lucie, administrée par les Salésiens de Don Bosco.

« Jeudi matin, 12 décembre, à 7 heures et demie, S. G. Mgr Combes, archevêque de Carthage, a conféré successivement les ordres mineurs à un jeune clerc et le pouvoir sacerdotal à un diacre, M. l'abbé Giubergia. Mgr Pavy, vicaire général, assistait le primat d'Afrique et faisait les présentations liturgiques. La cérémonie a été longue et touchante.

« Le soir, à 2 heures et demie, Mgr Combes revenait dans cette paroisse, pour y procéder à la bénédiction d'une cloche, dont Mme Caroline Soulet était la marraine et M. Joseph Bevelaqua le parrain, et à celle d'une statue de Sainte-Lucie. Mgr l'archevêque était assisté de M. l'abbé Raoul, vicaire général de l'archidiocèse de Carthage. Dans une de ces allocutions dont il a le secret, l'archevêque a fait l'historique des cloches et a exposé aux fidèles leur rôle dans la vie chrétienne.

« Nous avons entendu les beaux débuts de la petite maîtrise de la paroisse (École des Frères de la rue de Tripoli) dirigée par le frère Apollo. Il était secondé par M. Dupy, organiste et maître de chapelle du Sacré-Cœur qui, toujours passionné pour la musique religieuse, avait bien voulu prêter son talent d'organiste et grouper un orchestre de musiciens tels que M. Dubois, dont tout Tunis connaît l'excellent coup d'archet. Les chants de circonstance étaient tous soutenus par cette pléiade d'artistes. Tout a été parfait comme exécution; on ne peut passer sous silence l'*Ave Maria* de Karen, chanté par Mme Rolin, femme d'un officier de notre garnison. La voix pleine et souple de Mme Rolin interprète à ravir la musique sacrée.

« Dimanche dernier, 15 décembre, M. l'abbé Giubergia, ordonné prêtre du jeudi, a chanté sa première messe. Encore de nouveaux flots d'harmonie ont retenti dans la modeste église, car le frère Apollo et M. Dupy sont infatigables. M. le curé de la paroisse a eu la satisfaction de voir couronnés d'un grand succès tous les efforts qu'il avait faits pour organiser ces fêtes; son âme d'apôtre a éprouvé de légitimes consolations. Aussi, encouragé par une pareille réussite, nous espérons qu'il nous ménagera de temps à autre de belles auditions de musique religieuse. Il a tout pour cela sous la main; d'autant plus que M. l'abbé Giubergia est très bon musicien, compositeur

même, — qu'il excuse cette indiscretion qui va effaroucher sa modestie. »

(*Le Promeneur*, 17 décembre 1901.)

PALESTINE

La charité de Don Belloni, Directeur de l'Œuvre de la Sainte Famille à Bethléem, n'a pas de limites, lorsqu'il s'agit d'un bien à réaliser, d'un mal à prévenir. Il vient de donner une nouvelle preuve de son infatigable zèle pour le salut des âmes et pour le progrès civil et moral de la Palestine.

A peine retourné d'Europe, sa première pensée fut de jeter un coup d'œil sur son cher Bethléem, et particulièrement sur cette jeunesse aimée, qu'au prix de tant de sueurs et de fatigues, il a élevée dès l'enfance. Comme récompense de ses labeurs, il a le bonheur de voir que cette florissante jeunesse forme l'élite de cette ville « qui n'est pas la dernière parmi les villes de Juda ».

Ces jeunes gens, objets des soins amoureux d'un si bon Père, tiennent à honneur de joindre à une vie pieuse et réglée l'amour de l'étude et du travail; ils forment ainsi le plus beau fleuron de la couronne qui orne le front du vénérable septuagénaire.

Mais le vent brûlant des passions, le contact incessant avec les hérétiques, pourraient dessécher ces tendres arbustes transplantés du jardin du Père de famille dans l'aride désert du monde. Aussi Don Belloni, dans ses vastes conceptions, a bien compris que pour tenir cette bouillante jeunesse dans la parfaite observance de la Religion catholique, il fallait ouvrir un champ d'action où pussent être utilisées ces jeunes et valeureuses volontés.

Il résolut donc de former une Société de jeunes gens catholiques, par la fondation d'un Cercle qui, placé sous la protection de saint Joseph, fût une source vive de prière, d'action et de sacrifice.

Un local, contigu à l'orphelinat et comprenant cinq pièces, fut immédiatement loué; l'on y établit le siège du Cercle, un cabinet de lecture et trois salles de jeu.

Le cercle catholique était fondé.

Ainsi donc, grâce au zèle de Don Belloni, Bethléem possède un cercle de près de 100 courageux jeunes gens catholiques, appartenant tous aux meilleures familles de la ville, lesquels ne tarderont pas à dépenser leur ardeur juvénile, en faveur de leurs frères malheureux, en se dévouant aux diverses œuvres de religion et de charité, suivant que le besoin s'en fera sentir.

Déjà, en présence de la disette qui désole ce

pays, à cause de la sécheresse éprouvée l'hiver dernier, le Cercle catholique est en train d'organiser la fondation d'une Caisse de secours pour les pauvres.

Espérons qu'avec la bénédiction du divin Enfant Rédempteur, cette œuvre sera le principe d'une série d'autres belles œuvres que les Bethlémitains élèveront à la gloire de leur divin compatriote, et à l'extension de notre sainte religion catholique, apostolique et romaine.

SUISSE

L'idée, manifestée déjà plusieurs fois par d'illustres Tessinois, que notre collège de **Balerna** devait avoir lui aussi son *Association d'Anciens élèves*, trouva enfin une heureuse réalisation au mois d'août dernier. Tous répondirent avec enthousiasme à l'appel du directeur, Don Garassino,

patrie et de la religion, aujourd'hui si méprisée. Les notes harmonieuses de la philharmonie de Morbio inférieur réjouirent le gai banquet, à la fin duquel se leva le premier le jeune avocat John Noséda qui, se faisant l'interprète des sentiments de ses compagnons, remercia le directeur de son invitation courtoise, en l'assurant de la vive reconnaissance des anciens élèves et de l'amour inébranlable qu'ils porteront toujours aux Salésiens et à leur premier directeur, le regretté Don Carlini. Le directeur porta ensuite, au milieu des applaudissements, la santé de Don Rua, malheureusement absent, et des supérieurs de Turin; puis il donna lecture de nombreux télégrammes et lettres d'absents, et recommanda à tous: attachement à la religion, amour à la patrie et propagande de tout ce qui se fait de bien. L'avocat Tarchini, véritable illustration du barreau tessinois et député au Grand Conseil, donna le



SUISSE. — Groupe des Anciens du collège de Balerna.

heureux de venir célébrer encore une fois notre bon Père Don Bosco, comme aussi de revoir la maison de si doux souvenir, de serrer la main à leurs amis et de saluer leurs supérieurs. La date fixée pour la réunion, 25 août, fut entièrement propice. Dès les premières heures du jour, la riante ville de Balerna était envahie par de gais jeunes gens et le collège, orné de drapeaux aux couleurs variées, présentait un aspect magnifique et attrayant. A onze heures et demie, à la station où arrivaient alors les plus éloignés, se formait un long cortège. Plus de 80 jeunes gens se dirigeaient vers le nid de paix, que tous revoyaient avec joie et qu'ils avaient déjà salué du train à la vue des bannières flottant sur les plus hauts sapins. Leur premier salut fut pour la chapelle où le directeur célébra la sainte messe et leur adressa de l'autel une chrétienne et cordiale bienvenue. On descendit ensuite dans la vaste salle, ornée des armes des 22 cantons, et alors commença la modeste réfection, à laquelle de nombreuses autorités et quelques personnages du Tessin se firent un honneur de prendre part, pour se trouver au milieu de tant de jeunes hommes ardents, les animer à la vertu, les exciter à l'amour de la

salut au nom de Balerna, en buvant à la liberté d'enseignement, qui anime et suscite de si belles fêtes. L'avocat Primavési, juge d'appel au tribunal de Lugano, profita de l'occasion pour engager les jeunes gens à donner leur nom à la Société des Étudiants suisses. Dom de Courten, professeur à la célèbre abbaye d'Einsiedeln, porta, en français et avec une verve toute française, le salut des Bénédictins aux Salésiens, qui savent si bien s'affectionner à notre patrie, où ils viennent répandre la bonne semence. Parlèrent encore Don Sosselia au nom des absents, le conseiller d'état docteur Casella, et enfin l'archiprêtre de Balerna qui encouragea tout le monde dans la défense de la bonne cause.

Après le repas, tout se rendirent en corps à la chapelle de l'Oratoire où se donna la bénédiction. C'était un spectacle édifiant, en ces temps de scepticisme et d'indifférentisme, de voir ce groupe choisi d'étudiants de lycée et d'université traverser, sans respect humain, les rues de la ville pour aller adorer Jésus au Saint Sacrement. De retour au collège, on prit la photographie du groupe, puis l'on procéda à la constitution de la société, composée de 120 membres, sous la pré-

sidence par acclamation du jeune avocat John Noséda, et la séance fut levée aux cris enthousiastes de: Vivent Don Bosco et ses Fils!

Nos souhaits de réussite à la jeune Société. Qu'elle travaille pour Dieu, la Patrie et la Famille!

ITALIE

D'un *numéro unique* imprimé à **Naples**, à l'occasion de la fête des Saints Anges, nous extrayons ces pensées consolantes, que nous dédions à tous les Coopérateurs de l'Œuvre de Don Bosco:

« L'œuvre qui a été, qui est et qui sera toujours la plus chère à notre cœur, est certes l'œuvre pie de Don Bosco, parce qu'elle correspond très bien aux exigences, aux besoins des temps nouveaux, et réalise parfaitement l'idéal religieux social, que nous avons déjà fait connaître en divers opuscules. Il y a de nos jours beaucoup d'hommes qui se mettent en avant pour se faire saluer les sauveurs de la société actuelle, et promettent d'améliorer le sort de la pauvre humanité languissante, en faisant espérer aux masses la manne du désert et le bonheur de la terre promise. Les Fils de Don Bosco, au contraire, laissent de côté théories et conférences; ils sont descendus aussitôt à la pratique, et à l'exemple de leur Père, Don Bosco, ils travaillent sans relâche dans le champ de la véritable action catholique. Ils fondent et dirigent des ateliers et des écoles, pour la bonne éducation religieuse et civile de la jeunesse ouvrière, dans le but de préparer à l'Église et à la Patrie des fils et des citoyens honnêtes et intelligents qui, élevés dans la *Foi* et le *Travail*, deviendront des hommes utiles à eux-mêmes, à la famille et à la société. Aussi la société moderne devra-t-elle être d'autant plus reconnaissante à Don Bosco et à ses imitateurs, que, habitués aux actes et non aux paroles, ils sont regardés par tout le monde comme les seuls restaurateurs de l'ordre social d'aujourd'hui. Ne sont-ils pas, en effet, les vrais et dévoués apôtres de cette charité en acte, qui nous fut enseignée par JÉSUS-CHRIST.

« La ville de Naples attend de grands avantages de l'Œuvre des Salésiens, et elle les aura certainement si tous ses fils concourent à encourager cette nouvelle et pieuse institution, qui de fait est la seule qui puisse se dire justement *démocratique-chrétienne*. Actuellement, sur la colline du Vomero, a commencé la fondation d'une maison salésienne napolitaine avec Patronage et École gratuite d'arts et métiers pour les enfants du peuple. Portons-lui donc notre obole, afin qu'elle redescende en onde salutaire sur les basses régions populaires de notre ville qui attendent un meilleur avenir économique, religieux et social. »

A combien d'autres villes, en France et dans le monde entier, ne pourrait-on pas appliquer ces paroles, que devraient méditer tous les Coopérateurs salésiens?

ARGENTINE

Du *Christophe Colomb*, nous extrayons ces quelques nouvelles au sujet de l'inauguration so-

lennelle des nouvelles constructions de la maison Saint-Joseph, à **Rosario**:

« La cérémonie annoncée eut lieu le 29 septembre dernier. Malgré la pluie et les troubles survenus dans la ville, la nuit précédente, les Fils de Don Bosco crurent convenable de ne pas différer l'inauguration. On ne pouvait mieux faire, car on eut une fois de plus l'occasion de toucher pour ainsi dire avec la main, toute la sympathie du peuple pour l'œuvre salésienne, tant le concours de la foule fut énorme.

« Mgr Cagliari célébra la messe, le matin, dans la chapelle et distribua la communion à une centaine d'enfants dont vingt la recevaient pour la première fois. Après la messe, l'évêque missionnaire leur adressait de chaleureuses paroles d'encouragement et leur donnait de sages et paternels conseils.

« Après le banquet, auquel prirent part Mgr Costamagna, l'inspecteur Don Vespignani et divers Coopérateurs de San Nicolas, eut lieu, vers 2 heures et demie, la bénédiction de la nouvelle maison d'école, faite par Mgr Cagliari, en présence d'une foule immense. Aussitôt après, tout le monde se rendait dans une magnifique salle du troisième étage, toute ornée de bannières, où l'on avait préparé une belle estrade pour les principaux personnages. A peine y eurent-ils pris place, que la musique entonnait la marche d'Inauguration, composée par le maître d'Alo et exécutée par 50 enfants de l'école. Ensuite se levait le docteur Ferreira, qui prononça un discours élevé, tout rempli d'idées vraiment chrétiennes et d'enthousiasme pour l'Œuvre salésienne. Les petits chanteurs de la maison représentèrent aussitôt après une scène de récréation au collège, l'Histoire du pain et l'Art musical.

« Toutes les personnes présentes se montrèrent visiblement satisfaites et émues, en entendant ces accents. Les scènes et les monologues firent clairement ressortir les avantages de l'Œuvre de Don Bosco en faveur du peuple, et, grâce à Dieu, la fête laissa dans tous les cœurs la meilleure impression. »

BOLIVIE

Le 28 août, à **Sucre**, fut fêté solennellement le cinquième anniversaire de la reprise du culte dans la belle église de Saint-Augustin. Le directeur de l'établissement chercha à lui donner tout l'éclat possible: messe solennelle bien chantée, partie en musique, partie en plain-chant par les élèves de l'école, panégyrique du saint docteur, tout contribua avec la présence de M. l'archidiacre à la pompe de la fête religieuse.

Après la messe, réunion intime autour de la table de famille, à laquelle voulurent bien s'asseoir les personnes invitées à la cérémonie du matin, puis concert par les enfants de l'école, dont on admira beaucoup les progrès. A 2 h., tout le monde se retirait satisfait, en donnant au directeur et aux Salésiens tous les encouragements possibles pour qu'ils continuent à augmenter le prestige de leur établissement.



ASIE

PALESTINE

L'Orphelinat de Bethléem

(Lettre de Don Belloni)

Bethléem, 6 janvier 1902.

On commence à connaître l'orphelinat de JÉSUS ENFANT, qu'avec le secours de Dieu, j'ai pu fonder à Bethléem, il y a 38 ans. Il est destiné à secourir la jeunesse pauvre et abandonnée et à l'arracher ainsi aux mains des Protestants et des Schismatiques.

Vu la grande sécheresse de cette année, il règne dans ces pays une misère extraordinaire.

La récolte des céréales et des olives est absolument nulle; les vivres sont devenus plus chers; les ouvriers restent sans travail et dans Bethléem, qui compte environ dix mille habitants, plus de 1500, poussés par la misère, ont émigré en Amérique ou en Europe.

En présence de la nécessité extrême dans laquelle se trouvent tant de malheureux enfants, malgré les embarras dans lesquels nous nous trouvons, nous nous sommes crus obligés d'augmenter encore de 35 le nombre de nos élèves.

Ainsi, actuellement, nous avons 125 internes et 210 externes, sans parler du Patronage des dimanches et du cercle catholique en formation. Tous reçoivent une éducation et une instruction chrétiennes. Leur bonne réussite est pour nos bienfaiteurs comme pour nous, un précieux encouragement.

La plupart des Schismatiques finissent, avec le consentement de leurs parents, par se faire catholiques.

Outre l'arabe, le français et l'italien, les internes qui ont atteint la douzième année, apprennent un métier à leur choix: nous avons la menuiserie, la sculpture, la cordonnerie, la couture, la serrurerie et la reliure.

Du côté des études, il faut ajouter l'arithmétique, la géographie, le dessin, le chant et la musique instrumentale.

Notre plus grande peine est de devoir, faute de ressources, refuser beaucoup de jeunes gens misérables, en danger de se perdre dans les établissements protestants. Ils nous arrivent parfois de lointains pays, implorant, avec instance et les larmes aux yeux, un asile près de nous. Il serait trop long de raconter toutes les scènes douloureuses auxquelles nous devons assister à l'occasion de ces refus.

Je ne puis cependant taire comment certains, orphelins de père et de mère et privés de tout secours, s'attachaient à ma soutane, me baisaient les mains, se traînaient à mes genoux et restaient plusieurs heures entières à ma porte, implorant pitié et miséricorde.

Ces premiers jours encore, je ne réussis, qu'après de grandes difficultés, à me délivrer de trois pauvres orphelins de Jaffa (l'antique Joppé), privés totalement de parents et recueillis par une pauvre voisine.

Ces malheureux me promettaient, amour, soumission, tout; mais que faire? Pas de places vacantes. Mon cœur saigne encore à ce douloureux souvenir.

O âmes charitables, au nom de l'humanité souffrante, ayez compassion de moi et de mes pauvres enfants.

Peut-être trouverez-vous ma demande importune! Eh bien! je préfère être traité d'importun; au moins, j'aurai fait ce que je pouvais faire.

Dans ces pauvres pays, je ne puis espérer

aucun secours. Si je ne recevais des secours des catholiques d'Europe, avec la mort dans l'âme, je devrais fermer l'orphelinat et mettre dans la rue mes chers orphelins. Mais, arrière cette pensée; je ne pourrai jamais douter de la divine Providence.

J'ai été en Europe cette année; j'en remercie le Seigneur, car, avec les secours que j'ai pu recueillir, j'ai pu payer mes dettes et pourvoir aux nécessités de l'orphelinat, jusqu'à l'heure présente. Mais, je dois penser à l'avenir et reprendre mon pénible métier de solliciteur; jour par jour, je dois attendre de la Providence le pain nécessaire à ma nombreuse famille: « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. »

Partout, il est vrai, il y a des pauvres à secourir, mais considérez, âmes chrétiennes, qu'il s'agit ici d'un pays qui nous a donné la vie spirituelle, d'une terre arrosée du sang de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

C'est l'Enfant JÉSUS de la Crèche, qui vous tend la main pour ses compatriotes. Quel est l'enfant qui lui refusera la privation d'un petit plaisir? Quelle est la mère de famille qui, en voyant ses chérubins, ou en se rappelant le souvenir de ses anges ravis au ciel, quel est le chrétien reconnaissant, qui refusera son obole aux orphelins du petit JÉSUS?

Je connais certaines écoles où les enfants ont la louable habitude de porter chaque semaine un sou ou deux pour telle œuvre de mission, recommandée par leurs maîtres; ce que font ces vrais apôtres, dans certaines villes, pourquoi ne le ferait-on pas dans les écoles et établissements d'instruction qui connaissent notre belle œuvre de la Sainte Famille de Bethléem.

Un sou, ce n'est rien, n'est-ce pas? Mais, dans une école de 200 élèves, cela fait 200 sous ou 10 francs et, au bout d'une année, c'est 120 francs, que le cher Supérieur de l'établissement enverra comme Étrennes aux orphelins de Bethléem. Cela n'est pas difficile; il suffit d'un peu de bonne volonté: 120 francs, c'est de quoi nourrir un orphelin dans une année.

Les Protestants et les Russes travaillent avec une incroyable ardeur à gagner du terrain en Terre-Sainte. Les premiers ont partout des externats, parmi lesquels deux Orphelinats à Bethléem et plusieurs à Jérusalem. Dans cette dernière ville, ils ont un internat

splendide, qui compte plus de 300 garçons. Les maîtres russes, formés à l'école normale de Nazareth, inondent le pays avec leurs soixante écoles. Ils parlent de fonder un établissement qui pourra contenir plus de mille élèves internes.

Tous les moyens leur sont bons, pour arriver peu à peu à leurs fins: ainsi, ils acceptent des enfants de tous les rites, promettant de laisser à chaque rite, un aumônier spécial, afin que tous jouissent de la plus grande liberté de conscience.

Si nous voulons conserver cette Terre trois fois sainte au catholicisme, il nous faut combattre à outrance; nous serons les combattants, donnez-nous des armes.

Le consul prussien protestant, à Jérusalem, me demandait, il y a quelque temps, avec une pointe d'ironie, si la charité catholique suffirait pour pourvoir aux nécessités de nos pauvres malheureux. Mes chers Bienfaiteurs me diront ce que j'ai à répondre à ce doute, offensant leur grande générosité.

Dans cette douce confiance, en union avec mes confrères, et mes chers orphelins, je continuerai à prier pour vous, afin que l'Enfant JÉSUS veuille bien vous bénir tous, ainsi que tous les membres de vos bien-aimées familles.

Veillez agréer les sentiments de ma vive reconnaissance et de mon entier dévouement.

DON A. BELLONI.

AMÉRIQUE DU SUD

PATAGONIE MÉRIDIONALE

La nouvelle église de Puntarenas

(Relation de Don Borgatello)

Puntarenas, 10 juin 1901.

Le premier jour de ce mois vient enfin de voir terminer la construction de la nouvelle église paroissiale de cette ville, commencée le 28 décembre 1892. Elle est dédiée au Sacré-Cœur de Jésus et à Notre-Dame de la Merci.

Les travaux ont duré si longtemps, en raison du manque de fonds. A mesure que la Providence en envoyait un peu, on allait de

l'avant. Actuellement, il y a encore un beau chiffre de dettes, mais j'espère que la divine Providence ne nous fera pas attendre trop longtemps, puisque nous avons travaillé pour le Seigneur, et qu'il y avait vraiment besoin d'une église pour faire un peu de bien aux âmes. On n'attendait plus que Mgr Angel Jara, évêque d'Ancud, pour la consacrer, mais au dernier moment, il nous a envoyé dire qu'il ne pouvait pas venir avant la fin d'oc-

tendant elle nous sert ainsi admirablement et toute la ville en est très satisfaite; tout le monde est fier d'avoir un si beau sanctuaire. Je vous en envoie deux photographies, une de l'extérieur, l'autre de l'intérieur, pour pouvoir vous en faire une idée.

Le démon qui a brûlé la vieille église en bois, doit être diablement furieux de voir plus grande, plus belle, plus solide, cette nouvelle église, où les fidèles accourent honorer le Sacré-Cœur de JÉSUS et sa sainte Mère. Il avait cru nous décourager, et, de fait, nous avons grandement senti cette perte qui éloigna les âmes de Dieu pendant plusieurs années. Mais nous nous mîmes bientôt à l'œuvre, avec plus de courage, nous confiant uniquement en Dieu et en Notre-Dame Auxiliatrice. Aujourd'hui, nos espérances se sont réalisées et l'enfer se voit confondu, humilié, en présence du bien immense qui se fait dans cette église et s'y fera à l'avenir avec l'aide de Dieu. A Dieu seul et à Notre-Dame Auxiliatrice toute louange et toute gloire.

Puntarenas, aujourd'hui ville, a crû en très peu de temps. Il y a douze ans, elle n'avait même pas l'aspect d'une bourgade, on n'y voyait que quelques tentes dans un lieu désert. Et aujourd'hui, elle est si prospère. On y a déjà installé la lumière électrique, le téléphone, le télégraphe, un chemin de fer qui conduit à une mine de charbon de terre, et beaucoup d'autres choses, comme

dans les centres les plus importants. Il me semble bien que la présence et la coopération des Missionnaires salésiens y a contribué pour beaucoup, quoiqu'en disent et en pensent leur adversaires.

Je vous envoie aussi un chant indien d'un médecin-sorcier de la Terre de Feu, en train d'essayer de guérir un malade. Le patient est étendu nu sur la terre, et le médecin, en frappant tantôt avec le poing, tantôt avec les pieds, cherche à chasser de sa personne le diable qu'il croit être la cause du mal qui tourmente le malade. Par moments il le mord



Nouvelle église de Puntarenas.

tobre. Cependant les cérémonies s'y font déjà depuis plus de cinq ans, c'est-à-dire, depuis qu'on a mis le toit en place, parce qu'il n'y avait pas d'autre endroit pouvant servir d'église.

Le nouvel édifice est à trois nefs, dans le style de l'église de Notre-Dame Auxiliatrice de Turin, sauf qu'il n'y a pas de coupole. Les dix colonnes qui soutiennent la voûte, comme les pilastres, sont de stuc, imitation de marbre; tout le reste de l'église est en plâtre blanc. Avec le temps, si la Providence continue à nous favoriser, on pourra la décorer. En at-

à belles dents, crache sur lui, le bat à coups de verges, et tout cela en chantant une chanson lugubre, en forme d'impropères. C'est une chose très curieuse à voir, et en même temps bien triste, parce qu'elle démontre l'ignorance de ces pauvres sauvages, qui croient guérir avec un tel traitement. Mais qui ne voit que le démon cherche à se faire vénérer par cette infernale cérémonie? Malheureusement beaucoup de pauvres malades ne résistent pas à si cruelle épreuve, et meurent sous les coups du guérisseur.

Agréez, Révérend Père Don Rua, mes bien sincères salutations et veuillez bénir celui qui a le bonheur de se dire avec une estime et une affection particulières

Votre fils très soumis en JÉSUS et Marie
* DON MAGGIORINO BORGATELLO.

ÉQUATEUR

À travers les forêts du Vicariat apostolique de Mendez y Gualaquiza

(Relation de Don François Mattana)

(Suite) *

En continuant notre route sur la rive opposée du fleuve nous arrivons vers midi sur une autre pointe du mont *Saquea*, que les indigènes appellent *Ensaqua*, et nous nous y arrêtons quelque peu à contempler le merveilleux panorama des forêts orientales et à ranimer par une généreuse liqueur nos forces affaiblies. Dans le passage du mont *Saquea* jusqu'au fleuve *Cumbossa* nous nous abattons de nouveau au milieu d'une troupe d'ours et de tigres. Nous en étant aperçus à temps, nous étions tous prêts au combat, mais, grâce à Dieu, il n'y en eut pas besoin, les bêtes nous ayant laissé le passage libre.

Vers deux heures du soir nous passons à gué le *Cambossa* sur la rive duquel nous rencontrons une quantité de singes, ce qui donne à nos Jivaros une envie furieuse de leur faire la chasse. Ce genre de chasse est curieux et vraiment intéressant. Effrayés par les flèches des Indiens, les pauvres singes

(*) Voir *Bulletin salésien*, février 1902.

sautaient de branche en branche avec la même facilité que s'ils se fussent trouvés à courir sur le sol. Ceux qui étaient blessés, restaient embarrassés dans les branches et il fallait jeter les arbres à terre pour pouvoir jouir de leur chair qui fut rôtie au feu des rameaux de ces arbres. Entre autres choses, je vis une femelle qui, serrant fortement ses petits dans ses bras avec une vraie tendresse maternelle, présentait ses épaules comme un bouclier contre les flèches pour préserver de la mort les pauvres êtres, auxquels elle avait donné le jour. Dans cette pénible position, elle sautait d'arbre en arbre, jusqu'à ce qu'elle fût atteinte par une flèche, mais alors elle serait plus fortement encore ses petits sur son sein... et c'est dans cet acte d'affection maternelle qu'elle mourut. Je n'ai jamais vu de tableau qui représentât plus au vif l'amour maternel chez les bêtes que celui-là. La chasse aux singes nous occupa plus qu'on n'avait pensé, et nous ne pûmes aller, que jusqu'aux rives du *Colagros*, où nous dressons nos tentes pour la nuit. Il tomba cette nuit-là une pluie si torrentielle que le lendemain nous nous trouvâmes presque dans l'impossibilité de passer le fleuve à gué. Beaucoup ne voulaient pas s'y risquer et je dus donner le bon exemple en me jetant le premier à l'eau. Cet acte obtint son effet et les Jivaros s'en vont disant: « Père François, beaucoup de courage, savoir bien nager, savoir bien passer les grands fleuves; il ne craint rien, mais les autres chrétiens beaucoup moins. »

Le fleuve *Colagros* court du nord au sud et se jette dans le *Zamora* à une grande distance de la *Provedoria*; ainsi s'appelle l'endroit où se fait la réunion du *Rombois* avec le *Zamora*, parce que, dans le temps où en ces lieux se travaillaient la *cauciu* et la *cascarilla*, on avait construit là une espèce de dépôt de vivres et d'instruments pour le travail.

Plus haut nous trouvons une rivière connue sous le nom de *Guamquiza*, dont les eaux sont riches en poissons délicieux. Pendant que nous nous restaurons, mes compagnons se mettent à pêcher, en se servant du *barbasco*, espèce de plante ou arbuste que les Jivaros avaient apporté de *Gualaquiza*. En continuant notre marche, nous arrivons à la nuit au pied du mont *Conginliuda*. Nous y dressons les tentes, on prépare le dîner avec les poissons pris quelques heures avant, on mange avec

un formidable appétit et l'on se repose tranquillement sur le lit que nous offre notre mère la terre.

8 décembre — Le serpent blanc — Panorama — Les Jivaros d'In-danza à notre rencontre — Dans la cabane du Capitan Tucupi — Les Jivaros de Mendez en guerre avec les Patocumas — Pour une route.

Cependant se lève l'aube du 8 décembre, jour mémorable pour tout vrai fils de Don

du pauvre missionnaire salésien, de l'humble ministre du Très-Haut, en répétant cet hymne du Paradis! Ils se seront écriés pleins de joie : « L'heure du salut et de la miséricorde est donc enfin venue pour ces tribus indomptées, au milieu desquelles le Dieu trois fois saint envoie son ministre détruire le règne de Satan et planter partout l'étendard de la croix! » Les joyeux trilles des oiseaux des bois et les sinistres rugissements des bêtes sauvages répondaient mystérieusement au chant religieux de l'Église. J'éprouvai une grande satisfac-



Intérieur de la nouvelle église de Puntarenas.

Bosco, et en m'éveillant ce jour-là, que de douces émotions n'éprouvai-je pas de me voir perdu au milieu de ces forêts vierges! Assis sur le tronc d'un arbre, je réconcilie avec Dieu par le sacrement de Pénitence les quelques chrétiens qui m'accompagnent, puis, le premier parmi tous les Missionnaires, je chante solennellement la messe au milieu de cette solitude. Oh! comme au *Gloria in excelsis Deo*, les anges du Paradis se seront unis aux anges protecteurs de ces tribus sauvages, pour accompagner de leurs accents célestes, le chant

à la pensée que ma faible voix s'unissait à celle de mes confrères du monde entier pour louer, prosterné devant un pauvre autel rustiquement orné, la Mère de toute pureté et la supplier par de ferventes prières de bénir notre voyage apostolique, de faire prospérer nos missions et notre pieuse Société, de hâter le triomphe de l'Église catholique, de donner la paix au monde et plus spécialement au pauvre Équateur, notre chère patrie adoptive, sur lequel s'appesantit justement aujourd'hui la main de Dieu.

La cérémonie achevée, et après avoir planté, suivant notre coutume, une belle croix, à la place de l'autel, nous nous remettons en route. Vers midi, nous arrivons au sommet du mont Giamquiza d'où descend le fleuve du même nom déjà rencontré. Durant la montée, nous apercevons un serpent venimeux, entièrement blanc, long de plus d'un mètre, appelé Coripuapia: les Jivaros croient qu'il mord avec la queue. Le panorama dont on jouit du haut de cette montagne est magnifique. Au loin se dresse le mont Azuar, au nord duquel se trouvent les mines dont les habitants de Sigsig extraient l'or, qui est la première richesse du pays. En deçà se voit l'Indanza avec ses vallées et ses forêts, au milieu desquelles se dessine une route faite par les Jivaros du pays et qui met en communication l'Indanza et le Pongo. Plus loin, de l'autre côté, on découvre le Runa Uzeu (chêne de l'Indien), à l'est duquel se trouve Chinguinda, petit pays habité par des Indiens, à une bonne journée de Sigsig. Après avoir joui à notre aise de cette vue enchanteuse, nous poursuivons notre chemin et nous passons sans difficultés divers ruisseaux, jusqu'à ce que nous atteignons le Yamguis. Nous continuons ensuite sur la rive opposée de cette rivière, et nous parvenons bientôt au mont Magzongu, d'où l'on voit la belle vallée d'Yunguinanza, dans laquelle nous descendons aussitôt, et à la nuit nous nous arrêtons sur les bords du Sendende, où nous nous reposons avec plaisir.

Le lendemain, nous passons au sommet du mont Tumansa, traversons le col de Landendas et nous atteignons le mont Moalminta, où commence la route de Moacha qui va jusqu'au confluent du Colagros et du Romboisa. Du mont Moalminta jusqu'au fleuve Zamora, il y a deux journées de voyage, et trois jusqu'au Romboisa.

Pendant que nous nous reposions là quelque peu, en réparant nos forces avec un bon verre d'eau et en jouissant de l'admirable vue d'Indanza, nos oreilles furent tout à coup frappées par les cris aigus des Jivaros d'Indanza qui venaient en toute hâte à notre rencontre et nous apportaient de copieuses victuailles. Leurs saluts sont enthousiastes et ils nous adressent des paroles de bienvenue, tout en dansant, criant et chantant autour de nous.

Ils m'offrent ensuite des poules, des œufs,

et leur indispensable *chicha*, qui nous donne des forces pour le reste de la journée. Vers onze heures nous arrivons au sommet du Colcumen qui se dresse en face du Sacared et puis nous continuons jusqu'au mont Calcumpide. Laisant ensuite de côté la route de Mendez, nous poursuivons vers Indanza, où nous arrivons le 9 décembre 1898. Nous sommes reçus avec de grandes démonstrations de joie de la part du capitaine Jivaro appelé Tucupi, dans la cabane duquel nous venons à savoir que près de 500 Jivaros de Mendez devaient passer par le même chemin que nous pour se rendre combattre les Jivaros Patocumas, afin de venger le sang répandu et la mort de quelques Mendègues, tués traitreusement par les Patocumas. Je m'arrêtai quelques jours à Indanza, soit pour instruire, baptiser et soigner ces pauvres Jivaros, soit pour prendre des notes sur la belle province d'Indanza, sur ses produits, son climat, ses habitants, ses coutumes, etc., comme aussi sur la direction qu'on doit suivre pour ouvrir une route jusqu'à Gualaceo. Les braves gens de Gualaceo avaient déjà commencé cette route, il y a trois ou quatre ans, mais ensuite, un peu par leur naturelle inconstance, un peu aussi par les circonstances anormales de cette pauvre république, ils abandonnèrent l'entreprise. Si le noble et catholique peuple de Gualaceo eût été plus actif à ouvrir cette route jusqu'à Indanza, cette fertile province orientale serait devenue pour lui la nouvelle terre promise qui produirait certainement le centuple, leur fournissant ainsi une source assurée de richesses.

(A suivre.)

L'AMI DES CATÉCHISMES

REVUE BI-MENSUELLE

renfermant une histoire pour chaque question
suivie des apprêts du grand jour

Abonnement. Un an : 3 f. 50. Etranger : 4 f. 50.

La brochure : 0 f. 10 ; le cent, franco 9 f. 75.

Prime pour les abonnements en nombre.

Librairie salésienne, 32, rue Madame, PARIS VI.



ARGENTINE

En mission dans le district de Patagones

Don Bodio écrivait, le 19 avril dernier, de Viedma, ces quelques nouvelles au sujet d'une mission donnée par lui dans le district de Patagones: « Partis le 22 mars de Viedma, nous traversons, mon ami et moi, le Rio Negro, et nous nous reposons quelques instants à notre maison de Patagones, puis nous poursuivons notre voyage vers Saint-Antoine de Corrixal, où nous passons la nuit. Partout où nous nous arrêtons, je célèbre le saint sacrifice de la messe, entend les confessions, distribue la sainte communion et administre les sacrements. Notre mission dura ainsi jusqu'au 13 avril, jour auquel nous arrivâmes à notre maison de Pringles pour la nuit. Après y avoir passé le dimanche et le lundi, nous repassâmes le Rio Negro pour retourner vers le sud à Viedma où nous arrivâmes le 17, au soir. Cette partie de notre voyage fut très pénible à cause des nombreuses lagunes que nous rencontrâmes. Résultat de cette mission: 31 baptêmes, 46 confessions, 32 communions et cinq mariages. C'est grâce à la protection de Notre-Dame Auxiliatrice que j'ai pu bénir ces mariages, dont quelques-uns avaient été contractés seulement civilement. »

Une mission à Conessa

Dans une lettre de Don Bérardi, écrite à Viedma, le 14 mai 1901, nous lisons ce qui suit:

« A peine commencèrent les fonctions de la Semaine sainte, que la chapelle de la modeste Mission de Conessa, sur le Rio Negro, apparut comme prise d'assaut. Tous venaient, enfants et parents, offrir à Jésus Rédempteur l'hommage de leur foi, de leur espérance et de leur ardente charité. Le pays semblait ne former qu'une seule famille et, pourrais-je dire, un seul cœur et une seule âme. Le jeudi saint, communion générale et immense concours de peuple toute la journée à l'église. Notre-Seigneur reçut au saint sépulchre de profondes démonstrations d'amour et de reconnaissance. Il y eut cette année de véritables prodiges de la grâce; des personnes, qui depuis leur

enfance, avaient abandonné le Seigneur, retournèrent de nouveau à Lui avec la ferme résolution de ne plus l'abandonner. Que ne puis-je raconter tout au long les processions faites pour gagner l'indulgence du jubilé, et toutes les autres cérémonies!

« Il me faut cependant mentionner la première communion du Cacique Jean Pailéman. C'est un homme d'une soixantaine d'années, hospitalier et plein de cœur, un des meilleurs de ceux qui demeurent sur les rives du Rio Negro. Il possède de cinq à six lieues de pâturages, avec dix ou quinze mille moutons, des milliers de chevaux et toute sorte de bétail. Sa maison a toujours été largement ouverte aux missionnaires, et il les traite avec affection et cordialité. Toute sa famille est chrétienne; ses filles sont élevées dans la religion catholique, chez nos sœurs de Viedma et de Conessa; mais lui, n'a jamais pu se décider, qui sait pour quel motif, à faire la sainte communion. Il est venu à Conessa nous trouver pour nous confier un de ses petits-fils, c'est là que la grâce de Dieu l'attendait. Don Salvioni le reçut avec la plus grande cordialité et je courus le saluer avec plaisir. Entre autres choses je lui dis: « Ne savez-vous pas, cher ami, que cette année est l'année sainte? — Si, me répond-il; faire processions et entendre messe. — Mais cela ne suffit pas, il faut penser aussi un peu à votre âme et vous rapprocher de Dieu par la pénitence et la prière. — Si, prier assurément. — Voyez, mon ami, pour mériter les bénédictions célestes, il faudrait faire un petit sacrifice, se mettre en grâce avec Dieu par une bonne confession. — Si, confesser naturellement, cependant pas aujourd'hui. — Mais moi, je sais que Pailéman est très bon et qu'il voudra certainement donner ce bel exemple à la population de Conessa. — Si, bon, Pailéman bon, mais confesser plus tard. » Voyant que je ne pouvais rien obtenir de lui, nous nous sommes séparés et souhaités le bon soir. Quelle ne fut pas ma surprise, quand le lendemain, jour de Pâques, je le vis venir, en compagnie d'un jeune homme, qui devait faire sa première communion. Cet exemple l'avait entraîné et le bon vieillard se présentait maintenant humblement et simple comme un enfant. « Bonjour, mon ami, vous venez remplir vos devoirs religieux? — Si, confesser naturellement. » La confession faite, je lui demande: « Vous désirez faire aussi votre première communion? — Pourquoi pas? communier aussi naturellement. — Savez-vous qui l'on reçoit

dans la sainte communion ? — JÉSUS-CHRIST naturellement. — Avez-vous mangé ou bu depuis minuit ? — Non rien, à jeun naturellement. » Ces réponses franches prouvaient son instruction religieuse qu'il doit aux fréquentes visites des missionnaires. Je lui appris la manière de se préparer à la sainte communion et de faire l'action de grâce, puis je le conduisis à la chapelle. Par sa simplicité il semblait un enfant. A genoux, les mains jointes, il fixait le tabernacle comme s'il eût voulu dire : « Je sais que là se trouve mon Dieu et mon Sauveur. » Tout son maintien extérieur démontrait la grandeur de sa foi ; sa communion fut pieuse et il resta plus de deux heures immobile et en prières.... Ce fut alors que je m'approchai de lui et lui fis signe de sortir : « Eh bien ! cher ami, êtes-vous content maintenant ? — Si, Pailéman très content maintenant, communier très beau. Ce soir revenir église et procession naturellement. » Il tint parole et le lendemain il retournait dans sa famille où il pouvait raconter la grande grâce que le Seigneur lui avait faite, en recevant Jésus pour la première fois dans son cœur. »

* * *

La prise d'habit d'une Indienne

« Le 24 mai, ainsi écrit de Viedma Don Bérardi, tandis que des milliers de cœurs adressaient, dans le sanctuaire de Turin, de ferventes prières à la Vierge, Secours des chrétiens, ici, sur les rives du Rio Negro, un groupe de jeunes filles recevaient, des mains de Mgr Cagliero, le voile des Filles de Marie Auxiliatrice, en présence de plus de trois cents dames et demoiselles, qui clôturaient en ce jour leur jubilé par la sainte communion.

« Tous les regards cependant se tournaient vers une jeune fille d'une vingtaine d'années, Cefarina Yancuché, fille du Cacique des Marzanares et sœur du capitaine Miguel di Comayo. C'était la première Indienne de la Patagonie qui revêtait l'habit religieux des Filles de Marie Auxiliatrice.

« Mgr Cagliero, Don Milanesio, Don Panaro et le catéchiste Zanchetta, maintenant prêtre au Chili, se trouvaient en 1887 à Chichinal, où ils donnaient une longue mission aux tribus du Cacique Sayuhuéque, pendant laquelle ils instruisirent et baptisèrent près de 1700 Indiens. Parmi les enfants indigènes, se trouvait la fille du Cacique Yancuché, émigré au Chili pour ne pas être fait prisonnier par les troupes argentines, après avoir laissé toute sa famille entre les mains de son fils aîné Miguel, qui se fit baptiser avec tous ses gens au nombre de trois cents. La petite Cefarina, alors âgée de neuf ans, se faisait particulièrement remarquer par sa piété et aussi par son intelligence bien supérieure à celle de ses compagnes. Sa sœur aînée, Marie, fut la première confirmée et servit ensuite de marraine aux autres. Depuis nous n'en avons plus eu de nouvelles, tandis que la petite Cefarina avec sa cousine Josépha étaient conduites au pensionnat de Notre-

Dame Auxiliatrice. Les deux petites indigènes donnèrent bientôt des preuves de leurs progrès dans les études et dans les travaux manuels. En 1892, elles exposèrent à Gênes un travail de lingerie très fin, qui fut récompensé en concurrence avec d'autres travaux de jeunes filles civilisées. Elles eurent aussi le bonheur d'être présentées au Souverain Pontife, d'être bénites par Don Rua et gracieusement accueillies par la Révérende Mère générale des Filles de Marie Auxiliatrice à Nice de Monferrat.

« Retournées dans la Patagonie, elles y reprirent le cours de leur instruction religieuse et aujourd'hui, voici Cefarina revêtue du saint habit religieux, bonheur qu'envie aussi Josépha, pour pouvoir aller promptement avec sa cousine évangéliser et instruire les jeunes filles de leurs tribus dans la vaste région de Comajo, au pied des Cordillères. »

EQUATEUR

Quelques nouvelles de Quito

D'une relation de M. Salmon, du mois d'août dernier, nous extrayons ce qui suit :

« Il y a quelques mois, j'avais la satisfaction de pouvoir annoncer aux lecteurs de *Bulletin salsien* le retour des Fils de Don Bosco dans la capitale de la République de l'Équateur. Un an s'est écoulé depuis notre retour, et la clôture de la première année scolaire me fournit l'occasion de donner quelques nouvelles sur le développement de cette œuvre...

« Le 15 août, se faisait donc la clôture solennelle de la première année scolaire du collège Don Bosco. Je n'entends pas présenter le récit de cette fête que nous fimes coïncider avec la solennité de l'Assomption de la Sainte Vierge. Ce que je ne puis laisser passer inaperçu, ce fut la splendide séance littéraire qui couronna l'année. S. G. Mgr l'archevêque avait tenu à passer la journée entière au milieu de ses chers fils et la joie, qui resplendissait sur son visage, disait à tous combien il était heureux et fier d'assister à la résurrection de l'œuvre de Don Bosco. Plusieurs autres éminents personnages assistèrent également à notre fête qui, grâce à Dieu, réussit bien, au dire de tous. Compositions littéraires, poésies en français à la Sainte Vierge, morceaux d'opéra, partie récréative, rien ne fut négligé, pour que cette fête fût agréable sous tous les points de vue à nos chers invités. Le tout fut dignement couronné par la distribution des prix. La plupart de nos petits artisans et des élèves du Cours de commerce méritèrent presque tous une récompense pour leur conduite irréprochable ou pour leur application. L'exposition des travaux ne fit que confirmer leur habileté déjà connue. Enfin le tout se termina par une chaleureuse improvisation de Sa Grandeur, dans laquelle Elle manifesta sa joie, non moins que sa surprise, en voyant les prodiges opérés par la charité.

« En soit à jamais béni, le Cœur sacré de JÉSUS, auquel est consacrée la République de l'Équateur. »



Un Fils de Don Bosco

1850 - 1895

VIE DE MONSEIGNEUR LASAGNA

Missionnaire salésien, Évêque titulaire de Tripoli *

CHAPITRE XI

(Suite)

Au commencement de l'année scolaire, il lut à ses élèves un beau discours d'introduction, vers la fin duquel le souvenir de son frère lui tira du cœur quelques accents que nous croyons bon de rapporter ici : « O enfants, si vous connaissiez l'âme de celui qui vous parle, si vous lisiez dans son cœur, déjà déchiré par des peines cruelles, vous ne lui refuseriez pas certainement le soutien de votre bienveillance. Je n'aurais pas voulu attrister cet instant par des souvenirs trop funestes ; mais il se trouve, dans la vie de l'homme, des moments où il est impossible de réprimer et d'étouffer l'innocente effusion d'une douleur puissante. Il semble que Dieu ait voulu m'élever à la dure école des plus amers chagrins, afin que je sache bien mieux vous découvrir les vanités de tant d'illusions menteuses et de tant de songes trompeurs. Si Dieu, dans les adorables décrets de sa Providence, a voulu m'enlever, il y a peu de temps encore, la dernière fleur, qui réjouissait l'épineux sentier de ma vie, s'il a voulu me faire du monde une triste et désolante solitude, que je craignais devoir parcourir en pleurant, abandonné de tous, je m'aperçois maintenant qu'il l'a voulu dans sa bonté pour mettre à l'épreuve ma trop faible vertu et pour me donner en échange autant de frères

bien-aimés que vous êtes là dociles à m'écouter. » (Discours du 3 novembre 1871.)

L'abbé Lasagna dut retourner une seconde fois cette année à Montemagno, pour la révision. Il avait déjà répondu négativement aux jeunes gens de son âge, de la classe de 1850, qui l'avaient chaleureusement invité à s'unir à eux pour les bruyantes fêtes qui ont coutume de se faire en de telles circonstances, parce que cela lui paraissait peu convenable pour l'habit qu'il portait. Mais ces gais jeunes gens, qui voulaient coûte que coûte avoir au milieu d'eux ce compagnon qui, enfant, se trouvait toujours à la tête de leurs jeux et qu'ils estimaient beaucoup pour son esprit, sa vivacité et ses vertus, ne perdirent pas courage pour cela. Ils savaient que, bien qu'il eût endossé l'habit ecclésiastique, et se fût engagé dans une carrière aussi noble que celle du sacerdoce, il n'était cependant pas si fier que de dédaigner de s'entretenir avec eux, simples paysans pour la plupart, qu'il avait toujours traités en compagnons et en amis. Ils lui écrivirent donc une autre fois pour renouveler leur invitation. La réponse affirmative les remplit tous de joie. Qu'aucun de nos lecteurs ne se scandalise, en s'imaginant déjà voir un abbé courir dans la ville bras dessus bras dessous avec des jeunes gens avinés qui, par leurs chants grossiers, leurs cris confus et leur tenue, troublent le calme habituel de nos communes rurales et même des grandes villes. Rien de cela parmi les jeunes gens de la classe de 1870 à Montemagno. Même à l'âge de vingt ans, ces bons jeunes gens sauront faire les choses pour le mieux ; l'abbé disposera tout à son goût, et les autres lui seront pleinement soumis : leur fête sera vraiment une fête réglée, sereine et tranquille, où pourra sans crainte intervenir même un ecclésiastique. Mais qui n'aurait

(*) Voir *Bulletin salésien*, août 1901 et suivants, janvier et février 1902.

pas connu intimement Louis, n'aurait pas deviné quelle était la raison qui influença le plus sur son esprit pour l'engager à accepter semblable invitation. Il ne voulut pas laisser échapper une belle occasion de se faire apôtre. Il avait remarqué que la révision était fixée un vendredi, et se basant sur le prestige qu'il était sûr d'avoir sur ses compagnons conscrits, il sentit naître dans son cœur l'espoir d'obtenir qu'en ce jour ne se transgressât pas le précepte de l'Église, ce qui aurait été un grand scandale pour toute la population. Il arriva la veille au soir à Montemagno, avec ce saint désir. Cordial fut l'accueil de ses compagnons, avec lesquels il combina un voyage à Asti, de manière qu'il n'y eût rien qui ne fût convenable pour un élève du sanctuaire. Quant au banquet, on ne paraissait même pas y penser, il devait être gras. Mais il trouva moyen de l'empêcher : avec promptitude d'esprit et une générosité digne de son bon cœur, il fit préparer à ses frais le repas en maigre, et invita gentiment tous ses compagnons de tirage qui tous acceptèrent avec reconnaissance. C'est ainsi que, à la grande consolation de tant de mères vraiment chrétiennes et surtout du vénérable curé, les lois de l'Église, sans rien faire perdre de la joie, furent observées par les conscrits. Ce trait généreux me fut raconté par des jeunes gens de la classe de 1870.

Cependant au collège de Lanzo, son talent et ses vertus lui avaient gagné l'estime et l'affection des confrères et des élèves. Son ascendant sur les enfants était tel qu'il pouvait les mener à sa guise; il n'y avait pas d'emploi dans la maison qu'il ne pût remplir avec facilité pour lui et profit pour les écoliers. C'est pourquoi, au commencement de l'année scolaire 1871-72, on lui confia la classe de cinquième gymnasiale (notre troisième classique), dans laquelle se trouva cette année un choix de jeunes gens remarquables par leur rare intelligence et par leur conduite exemplaire. Un de ceux-là, Don Laurent Giordano, actuellement directeur de l'Institut salésien de Pernambouc au Brésil, va nous dire comment notre Louis faisait la classe alors. « L'abbé Lasagna, en tant que professeur de cinquième à Lanzo, ainsi parle Don Giordano, consacra toute son activité, tout son zèle au bien de ses élèves. Il faisait lui-même les compositions et les traductions des devoirs

qu'il nous donnait à faire. Il cherchait d'éveiller en nous une grande piété, et nous conduisait souvent faire visite à JÉSUS dans le Saint Sacrement. Un jour, devant l'autel du Sacré-Cœur, il lut un acte de consécration de sa classe au Sacré-Cœur de JÉSUS, acte qu'il avait lui-même rédigé, comme nous nous en aperçûmes bien au style. Au mois de mai, il nous faisait recueillir des fleurs, pendant la promenade, pour les déposer aux pieds de la Madone. Son exemple valait plus pour nous engager à fréquenter les sacrements, que toutes ses exhortations. Dans le désir de nous voir aussi embrasser la vie salésienne, il nous parlait souvent de Don Bosco et de sa Congrégation.

« Après mon confesseur, c'est à Louis Lasagna que je dois la grâce d'être salésien. Comme je me trouvais peu préparé à faire ce pas décisif, il m'aida, en me parlant en particulier, à prendre cette décision, comme il décida mon frère à embrasser la même carrière. Trois autres compagnons, qui n'ont pas persévéré, prirent avec nous l'habit ecclésiastique : Lasagna en aura eu cependant également le mérite devant Dieu.

« En diverses circonstances, en étude, au théâtre, en classe, je l'ai vu réfréner la colère avec de grands efforts. De cœur très tendre envers les enfants et très expansif par nature, il était d'autre part très réservé en tout ce qui concernait la belle vertu. S'il ne put pas, avec toutes ses qualités, fuir la morsure de quelque mauvaise langue, il offrit en secret au Seigneur ces pénibles épreuves, et n'en continua pas moins sa route avec entrain, sachant bien que *mundus totus in maligno positus est*.

« Il appartenait en outre corps et âme à Don Bosco, de telle sorte que la parole de Don Bosco était un oracle pour lui. Il eut beaucoup à souffrir, à cause de son caractère trop vif et de sa santé déplorable; il dut souvent supporter des privations très douloureuses, il s'en montrait parfois irrité et même découragé dans sa vocation. A cette lutte contre lui-même, vinrent s'ajouter les sollicitations de ses parents et même d'un ecclésiastique distingué, qui l'auraient voulu dans leur diocèse; mais en cette terrible lutte, une parole de Don Bosco suffit pour vaincre toute difficulté, redonner le calme à cette âme troublée et dissiper tout doute.

« Devenu, après la cinquième, professeur de littérature, et entraîné dans la voie des études littéraires, il s'était tellement passionné pour les auteurs profanes, qu'il laissa quelque peu de côté les études ascétiques; mais il ne tarda pas à y retourner et à en faire sa nourriture particulière pour le plus grand avantage des âmes qui, une fois prêtre, accouraient entendre sa parole vive et éloquente. Si les premières prédications sentaient encore le profane, les autres furent bientôt celles d'un apôtre ardent. »

Ce témoignage est d'autant plus précieux qu'il est plus impartial.

CHAPITRE XII

Il reçoit les saints Ordres — Joies de Paradis — La fête de l'amour et de la reconnaissance — Sa grande activité pour le bien des âmes — Sollicitudes dans la culture des vocations religieuses — Nouvelles épreuves — Ses examens universitaires.

Les années de la préparation touchaient à leur fin, et il semblait désormais aux Supérieurs que l'abbé Lasagna possédait cette vertu et cette science qu'on demande d'un prêtre. Ils pensèrent donc à le promouvoir aux saints ordres. Il s'y soumit facilement quand il s'agit de la tonsure et des ordres mineurs qui lui furent conférés le 4 juin 1871. Il n'en fut pas de même quand il dut faire le grand pas, c'est-à-dire recevoir le sous-diaconat; à l'approche de cette ordination il se sentit tout bouleversé, rempli de confusion, d'épouvante. Ce qui lui était arrivé quand il dut se lier à Dieu par les vœux religieux se renouvela en cette circonstance. Conscient de sa propre indignité et, selon la parole du Livre des Proverbes que *justus prior est accusator sui* (1), premier accusateur de lui-même, il ne se sentait pas le courage d'aller de l'avant et de devenir prêtre. Combien pures doivent être les mains qui doivent toucher l'Hostie sainte! Il le savait. Là encore, une voix autorisée, que nous connaissons déjà, le poussa en avant; le 21 décembre 1872 il était sous-diaque, et diaque le 29 mars 1873. Enfin, il devait recevoir la prêtrise le samedi saint; mais Dieu disposa que, par des empêchements

imprévus, l'ordination fût renvoyée en juin. Don Lasagna, bien loin d'en éprouver du regret, reconnut en cela une disposition providentielle de Dieu, pour qu'il pût mieux s'y préparer. Il fut élevé au sacerdoce par Mgr Ferré, évêque de Casal, son diocèse d'origine, le 7 juin de la même année, avec dispense d'âge de treize mois.

Il célébra sa première messe dans l'Oratoire des Filles de Marie à Casal de Monferrat, ayant comme diacre son cher condisciple et ami Louis Calcagno, depuis chanoine et professeur de dogme au séminaire. Un remarquable discours du docte et pieux chanoine Pravéra, ami de Don Bosco et dévoué Coopérateur des Œuvres salésiennes, ne fit qu'accroître son émotion et son ardent amour envers la divine Victime, qu'il offrait pour la première fois sur l'autel.

Les fêtes données à Montemagno, en l'honneur du nouveau prêtre, furent splendides. N'écoutant que son zèle, ayant compris dès lors tout ce qu'avait de généreux et de sublime cette parole que Don Bosco avait toujours sur les lèvres, — *Da mihi animas*, — Don Lasagna adressa en cette occasion avec chaleur la parole à ses compatriotes, qui l'écoutèrent émus jusqu'aux larmes. Il ne voulut pas quitter son pays sans aller remercier la Vierge de Valino de l'insigne faveur d'avoir été élevé à la haute dignité de prêtre, et offrir à cette douce Mère les prémices de son ministère en faveur des âmes.

Il semblait cependant qu'il manquait quelque chose à sa joie. Il était impatient de célébrer la sainte messe sous les regards maternels de Notre-Dame Auxiliatrice à Turin, de remercier Don Bosco de l'avoir soutenu et guidé à travers mille péripéties et de lui avoir procuré les joies de paradis dont il jouissait en ces jours. Et puis le temps lui durait de se retrouver au milieu de ses confrères et élèves de Lanzo, qui lui préparaient le plus joyeux accueil. En effet, après la cérémonie religieuse célébrée avec toute la pompe et la solennité possibles, les pensionnaires de Lanzo et surtout ses élèves, eurent le loisir, dans une séance académique, de lui exprimer de toutes manières leur bonheur de le voir revêtu du caractère sacerdotal. Ce fut la fête de l'amour et de la reconnaissance, dont le souvenir resta ineffaçable chez le maître comme chez les élèves.

(1) Proverbes, ch. XVIII, vers. 17.

Tant qu'il ne fut pas prêtre, Louis Lasagna pouvait certes se regarder comme un éducateur habile, profondément convaincu de la noblesse de sa mission pour l'avantage de la jeunesse; il pouvait s'appeler un vaillant professeur, qui ne regardait à aucune fatigue pour orner de science l'esprit de ses élèves et pour enrichir leur cœur de vertus; mais, quand il se présenta avec l'auréole du prêtre, ses élèves trouvèrent en lui plus qu'un éducateur: ils y trouvèrent un père. Il ne se tint plus pour satisfait de les avoir préparés à un examen, il n'eut plus seulement en vue leur bien pour les quelques mois, pendant lesquels ils étaient assis sur les bancs de sa classe. Il se lança dans l'avenir avec toute l'ardeur de l'apôtre, et quelle que dût être leur carrière, il s'efforçait qu'au milieu des vicissitudes de leur vie, les bons principes, qu'il leur avait enseignés, demeurassent profondément gravés dans leurs cœurs. En un mot, en bon ministre de JÉSUS, qui a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang précieux pour racheter les âmes, il se sentait appelé à former, non seulement d'honnêtes citoyens, mais de fervents chrétiens et à sauver un grand nombre d'âmes. Enfin il ne faut pas s'étonner si, passez-moi l'expression, son activité ne connut plus de frein.

Il ne reculait jamais devant le travail et le sacrifice, quand il s'agissait de l'instruction religieuse, morale et scientifique des enfants qui lui étaient confiés; mais, comme cela ne suffisait pas, à combien de fatigues ne voulut-il pas se soumettre dans les paroisses voisines, même au détriment de sa santé délicate! Grand aussi était le soin qu'il prenait des vocations religieuses ou sacerdotales, qu'il lui arrivait de susciter parmi ses élèves. S'étant rencontré, dans le courant de l'année 1873, avec M. Joseph Leveratto de Pontedecimo, qui était resté plusieurs années dans le commerce, et ayant découvert son inclination vers le sacerdoce, il sut si bien s'insinuer dans son cœur, qu'il l'engagea à reprendre ses études interrompues et à se retirer au collège de Lanzo. Chaque jour, après sa classe régulière, il passait plusieurs heures avec ce jeune homme son ami, pour lui expliquer les auteurs latins. Il lui fit faire des progrès si rapides que, après un an et quelques mois, Leveratto put commencer l'étude de la philosophie et se faire inscrire dans la

pieuse Société salésienne, à laquelle il a rendu et rend encore d'importants services. Comme il est édifiant d'entendre ce bon salésien rendre grâces à Don Lasagna de son bonheur d'appartenir à la Congrégation.

En l'année scolaire suivante, choisi par les Supérieurs pour être conseiller scolastique ou Préfet des études dans le même collège, il trouva dans cette nouvelle charge un vaste champ d'action prodigieuse. Tout en continuant à donner les soins les plus assidus à la cinquième dont il restait le professeur ordinaire, il trouvait le temps et le moyen de diriger et de visiter toutes les autres classes, de surveiller les récréations et les promenades, de veiller aux offices religieux à la chapelle, enfin de préparer les séances littéraires et les pièces de théâtre. Il n'en manqua pas qui crurent qu'il empiétait sur le champ d'autrui, en s'arrogeant une autorité qui n'était pas de sa compétence: de là lui vinrent d'amers déplaisirs et de douloureuses contestations. Il fut donc contraint de modérer son ardeur, mais qui pourrait dire combien son cœur en resta blessé. Une fois ne pouvant plus supporter ce dur martyr, il courut, au milieu de la nuit, à la chambre de son Directeur pour verser dans son cœur le trop plein de son chagrin et en recevoir quelque consolation. Heureux était-il, en ces douloureuses circonstances, de pouvoir recourir à son directeur et de trouver quelqu'un qui avait la patience pour l'écouter et la prudence pour le reconforter. Dieu permettait toutes ces angoisses au jeune prêtre, pour qu'il s'aperçût que le temps de la lutte n'était pas encore fini; mais, cette fois encore, le Seigneur *certamen forte dedit illi, ut vinceret*. Si la lutte fut terrible, plus grand en fut son mérite, non sans quelque avantage temporel. Après une année scolaire, surchargée de travail et passée au milieu de la tempête, il se présentait à l'université de Turin pour obtenir le titre de professeur de gymnase supérieur. Dieu récompensait son obéissance et ses sacrifices, et le bénissait dans ses examens qui furent pour lui le plus beau succès.

DON ALBERA.

(A suivre.)



Livres et Revues

Un demi-siècle de notre histoire,

1848-1900, par V. CANET, professeur d'histoire aux Facultés catholiques de Lille. Un volume petit in-4° de 400 pages. Prix : 5 francs. Desclée, 30, rue Saint-Sulpice, Paris, et à la librairie salésienne, 32, rue Madame.

Cinquante ans de notre histoire, et quelles années ! La République de 48, aurore de toutes les libertés ; liberté du bien, liberté d'enseignement, liberté de l'Église et des âmes, par la restauration du Pape à Rome ; puis c'est l'Empire et sa prospérité matérielle sans égale, descendant tous les degrés de la déchéance : la guerre étrangère, la guerre civile devant l'ennemi ; la France qui se ressaisit, une assemblée créant une République conservatrice qui, par l'audace croissante des mauvais et la croissante inertie des bons, la concentration des premiers et l'émiettement des seconds, devint cette autre chose dont nous souffrons et qui n'est pas la République. Tout cela est exposé ici rapidement et clairement, avec une sincérité qui n'est point l'indifférence, mais n'est pas non plus le parti pris.

À la même Librairie: **Choses de guerre et gens d'épée.** Petit in-4° de 300 pages, illustré de 44 gravures. Prix : broché, 2 fr. 50.

Il n'y a d'homme que le croyant. Politique ou religieux, il faut au soldat une foi ; et celui-là sera le plus brave qui aura l'une et l'autre, car la religion fait du devoir envers la patrie une obligation de conscience.

C'est à « armer les cœurs » de cette double force : la foi en Dieu, la foi à la patrie, que tend ce livre.

Cent pages exposent la théorie, deux cents la montrent réalisée sur les champs de bataille. Sobre comme *l'imperatoria brevitatis* de la théorie militaire, mais moins sèche, la première patrie est un hymne à l'armée et à la patrie.

L'Éducation des Filles par les religieuses enseignantes. Instructions, avis, conseils, d'après M^{me} de Maintenon, par le R. P. LIBERCIER, F. P. 1 vol. in-12 de VIII-268 pages. Prix : 3 fr. (Librairie Ch. Donnio, 29, rue de Tournon, Paris.)

Dans cette mosaïque savamment agencée que nous offre le P. Libercier, nous retrouvons « des conseils d'une sagesse très élevée, les principes et les règles immuables qui de tout temps doivent présider à la formation intellectuelle et morale de la jeunesse, un jugement, une raison, un bon sens que rien n'influence et n'altère, et par-dessus tout, une piété douce, aimable, simple et solide, la vraie, celle des saints, qu'il faut inculquer aux enfants et répandre partout.»

« La sagesse » de la fondatrice de Saint-Cyr a tout prévu. Il n'y a pas un détail qui échappe à son œil observateur et j'ajoute à son expérience consommée. Elle parle comme une femme accomplie ; elle dirige ses filles et leurs enfants avec un tact et une douceur d'allures que n'eurent pas désavoués saint François de Sales et sainte Chantal. Voilà pourquoi ses enseignements serviront éternellement de modèles aux religieuses enseignantes qui, outre le besoin de correspondre à leur sainte vocation, se sentent appelées à faire régner Notre-Seigneur dans l'âme des enfants et à les acheminer tout en formant leur esprit, à l'idéal le plus élevé de la vie chrétienne dans tous les temps et dans toutes les conditions.

La Vocation et la Vie d'un Curé de Village, par Mgr BLAMPIGNON, protonotaire apostolique, professeur honoraire à la Sorbonne. In-32 de 90 pages. Prix : 0,75.

Études. — 5 janvier: La ligue des femmes françaises, *A. Regnabel.* — La science française en Russie au 18^e siècle (II), *Joseph Brucker.* — Le développement des idées morales chez Platon (I), *J. Lebreton.* — La Belgique économique (II), *Paul Fristot.* — Poètes d'hier et d'aujourd'hui, *Henri Brémond.* — Les corps radio-actifs, *J. de Joannis.* — Revue des livres. — Événements de la quinzaine.

20 janvier: L'attitude des Congrégations à Paris en 1830, *C. de Rochemonteix.* — Le développement des idées... (II). — Le général Bertrand en 1813 et en 1814, *H. Chérot.* — La Belgique... (III). — Les automobiles (I), *E. Capelle.* — Notes d'histoire biblique *A. Condamin.* — Les cordicoles, *Pierre Suau.* — Le conflit, *L. Roure.* — Encyclopédies modernes, *J. Brucker.* — Revue des livres, — Événements de la quinzaine.

Victor Retaux, 82, rue Bonaparte, Paris VI.
Abonnement : 25 frs ; Union postale : 30 frs.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 janvier au 15 février 1902

France



AGEN: M. le Ch. Maubourgnet, *Meilhan.*

AIX: M. l'abbé P. Rastoin, *Callas.*

— M. l'abbé Trophème, *Sénas.*

AJACCIO: M. l'abbé Giuliani, *Serra.*

BELLEY: M. le Ch. Fournier, *Montluel.*

BORDEAUX: M. l'abbé R. Drouet, *Vensac.*

BOURGES: M. l'abbé Petit, *St-Aubin.*

CHAMBÉRY: M. l'abbé J. M. Gavard, *Montmélian.*

CLERMONT: M. l'abbé Levadoux, *Billom.*

— M. l'abbé Versepuy, *Espinasse.*

— M. l'abbé Rance, *Chanat.*

FRÉJUS: M. l'abbé Cartier, *Draguignan.*

— M. l'abbé Martinet, *La Cadière.*

— M. l'abbé Sigand, *Toulon.*

GRENOBLE: M. l'abbé Richemond, *Vienne.*

MELUN: M. le Ch. Séroin, *Melun.*

NICE: M. le Ch. Roubaudi, *Nice.*

ORAN: M. l'abbé Pommarès, *Boukanéfis.*

— M. l'abbé Jacquemin, *Ste-Barbe-du-Tlélat.*

ORLÉANS: M. le Ch. Desnoyers, *Orléans.*

PARIS: Mgr de l'Escaille, *Paris.*

PERPIGNAN: M. le Ch. Metge, *Perpignan.*

POITIERS: M. le Ch. Arignon, *Niort.*

REIMS: M. l'abbé Rondelet, *Givry.*

— M. le Ch. Baye, *Reims.*

ST-CLAUDE: M. le Ch. Guillaume, *St-Claude.*

TULLE: M. l'abbé Hospital, *Lepleau.*

VERDUN: M. le Ch. Mangin, *Varennes.*

— M. le Ch. Souhaut, *Ligny.*

†

AIRE : Sœur Marie-Thérèse de Jésus, du Carmel.
 — Sœur Marie de Saint-Raphaël, id.
 ANGERS : Sœur Marie-Honorée. *N.-D. des Gardes.*
 ORLÉANS : Sœur Marg.-El. Millet, de la Visitation, *Orléans.*

†

AIX : M^{me} Olive, *La Pile.*
 AMIENS : M. Adolphe Oger, *Brucamps.*
 AUTUN : M^{me} Grillot-Ballard, *Autun.*
 — M^{lle} Leclère, *Paray-le-Monial.*
 BELLEY : M^{me} Jules Bonnet, *Jujurieux.*
 BESANÇON : M. J. Pérot, *Vesoul.*
 — M^{me} Léonis Bosset, *Pusy.*
 BLOIS : M. Cintrat, *Cheverny.*
 BORDEAUX : M^{me} A. Boynier de Lagravère, *Bordeaux.*
 — M^{me} Vve J. Larelle, *Talence.*
 CAMBRAI : M^{me} Vve Dessauvage-Mullier, *Neuville.*
 — M. Verstracte-Bény, *Wambrechies.*
 — M. Anatole Bonte, *Lille.*
 — M. L. S. Delambre, *Roubaix.*
 CHARTRES : M^{lle} Caroline Poitrimol, *Chartres.*
 COUTANCES : M^{lle} Clotilde Lericolais, *St-Hilaire-du-Harcouët.*
 GRENOBLE : M^{me} de Pelagey, *Massieu.*
 LAVAL : M^{me} la Csse de la Tullaye, *Château-Gontier.*
 LIMOGES : M^{me} Vve J. Tenant, *Rochechouart.*
 LYON : M. Noël Le Mire, *Lyon.*
 — M. Blanc, *Lyon.*

LE MANS : M. Vve Robigot, *Malicorne.*
 MARSEILLE : M^{lle} Thérèse Pernecco, *Marseille.*
 — M^{me} Vve Pelletier, »
 — M. Paul Héral, »
 — M^{me} Delpin, »
 — M. Alfred Guiol, »
 — M. L. Mingardon, »
 — M^{me} A. Pastorelli, »
 — M^{me} Vve F. Fournier, »
 — M^{lle} J. Persico, »
 — M. A. Gillibert, »
 MONTPELLIER : M^{lle} Marie Couve, *Montpellier.*
 — M^{me} Vve Soulier, »
 — M^{me} Raffin, »
 — M. Prat, »
 — M^{me} Tindel, »
 — M^{lle} Rosine Puech, »
 — M. le Marquis de Pin, »
 — M^{lle} Marie Gros, »
 — M^{me} Blavy, »
 — M. Félix Maury, »
 — M. le Comte d'Espous, »
 — M^{me} H. Rouquayrol, »
 — M^{me} Poncet, »
 — M^{me} Mion, »
 — M^{me} Bésinet, »
 — M^{me} Vve Bedos, »
 — M. Rudelle, »
 — M^{me} Emile Cousin, »
 — M^{lle} Laure Durand, »
 — M^{lle} Dieudonnée Servel, »
 — M^{lle} Granat, »
 — M^{lle} Falguerette, »

— M. Blavy, *Montpellier.*
 — M^{me} Dufour de la Vernède, »
 — M^{me} Poncet, »
 — M^{me} Vve Pascal, »
 — M. Ducel, »
 NANTES : M. J. Bahuaud, *Les Sorrinières.*
 NICE : M^{lle} Alziary de Roquefort, *St-Paul.*
 ORAN : M^{me} Sanchez, *Bel-Abbès.*
 — M. Dutel, *Oran.*
 PARIS : M^{me} la Comtesse Lafond, *Paris.*
 — M. Mangin, »
 — M. J. Bernard, »
 — M^{me} Ernestine Rousseau, »
 — M^{me} Eyrolle, »
 — M^{me} la Comtesse de Courcelles, »
 — M^{me} Daniel Lacombe, »
 — M. le Vte Audren de Kerdrel, »
 PERPIGNAN : M^{me} Vilallongue, *Perpignan.*
 St-BRIEUC : M. Tiriote, *Guingamp.*
 — M^{lle} Euphrosine Renault, *Quintin.*
 — M^{me} M.-J. Le Tertre, »
 St-CLAUDE : M^{me} Ducret, *St-Claude.*
 TOULOUSE : M. Castanet, *Pluisance-du-Touch.*
 — M. de Stofflet, *St-Germier.*
 — M. de Labarthe-Malard, *Castéra.*
 TOURS : M^{me} de la Berthelière, *Loches.*
 — M. le Marquis de la Ferté, *Tours.*
 — M. Raphaël de Finfe, *St-Cyr.*
 — M^{me} Vve Sudre, *Tours.*

Étranger

†

AUTRICHE : Le R. P. Alfred Clementso, *Tepl.*
 CANADA : M. l'abbé L. Turcot, *Québec.*
 ITALIE : M. l'abbé Brandy, *S. Remo.*
 — M. l'abbé Pierre Bernard, *Sanzo di Cesana.*

†

 ALSACE-LORRAINE : M^{me} Cornu, *Metz.*
 BELGIQUE : M. Mathieu-Joseph van Mierls, *Bornheim.*
 — M. Charles Gilbert, *Ixelles-lez-Bruzelles.*
 CANADA : M^{lle} Elia Deziel, *Beauport.*
 EGYPTE : M. Habib Sciani, *Le Caire.*
 HOLLANDE : M^{lle} Wilhelmina Geyer, *Leymen.*
 ITALIE : M^{lle} Catherine Perruchon, *Charvensod.*
 (50 frs.)
 — M^{me} Caroline Pession, *Châtillon.*
 PORTUGAL : M^{me} la Marquise de Monfalini e de Terena, *Lisbonne.*
 — M. Ferdinand d'Almeida Pedroso, *Lisbonne.*
 — M. Antoine Pinheiro-Torres, *Braga.*
 TURQUIE : M. Antoine de Farkoa, *Smyrne.*
 — M. Hubert Reggio, *Smyrne.*
 SUISSE : M^{me} Pellissier-Closinte, *St-Maurice.*

Pater, Ave, Requiem.